

# J'ai vu...



## Une partie de football

(Dans le document, joueurs alsaciens qui prirent part au match de Football-Association, le dimanche 23 mars.)

FOP47

POUR PARAITRE LE 3 AVRIL

# Notre Alsace,

# Notre Lorraine

L'ouvrage le plus documenté et le plus attrayant qui ait été publié jusqu'ici sur l'Alsace et la Lorraine.

GRAND OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE  
**L'ABBÉ WETTERLÉ** | **CARLOS FISCHER**  
*Ancien Député de l'Alsace* | *Homme de lettres*

AVEC LA COLLABORATION DE  
**MAURICE BARRÈS**  
*de l'Académie Française*

Paul BOURSON, D. BLUMENTHAL, Chanoine COLLIN, DESCHAMPS, DELAHACHE, FRIBOURG, Paul GAULOT, GÉROLD, GILLOT, G. GRAPPE, P.-A. HELMER, HINZELIN, JEAN, Camille JULLIAN, LAUGEL, André LICHTENBERGER, Ch. PFISTER, F. et J. REGAMEY, R. REUSS, ROCHEBLAVE, Ch. SCHMIDT, SPINNER, etc.

**L'ouvrage paraîtra en fascicules grand in-4**  
(UN FASCICULE LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE)  
**et sera complet en 40 fascicules**  
QUI FORMERONT DEUX MAGNIFIQUES VOLUMES  
(Une reliure avec fers spéciaux sera mise en vente à la terminaison de chaque volume)

### QUELQUES-UNS DES SUJETS TRAITÉS :

Le retour à la France (l'abbé WETTERLÉ). — Le baiser de la France aux deux martyres (Maurice BARRÈS). — L'Alsace avant l'Année terrible (R. REUSS). — Les soldats alsaciens et lorrains (Paul GAULOT). — L'exode (DELAHACHE). — Quarante-quatre ans de servitude (HELMER). — Strasbourg, Metz, Colmar, Mulhouse, Petites villes, Paysages d'Alsace, Croquis de Lorraine (LICHTENBERGER, Chanoine COLLIN, l'abbé WETTERLÉ, Ch. SCHMIDT, Carlos FISCHER, F. et J. RÉGAMEY). — La Lorraine à

travers l'histoire (Christian PFISTER). — Les origines (JULLIAN). — L'Art en Alsace-Lorraine (LAUGEL). — Alsaciennes et Lorraines (G. GRAPPE). — L'humour alsacien (Ch. GÉROLD). — Le carnet d'un Diable bleu (DESCHAMPS). — Mémoires d'un annexé interné en Allemagne (Paul BOURSON). — Une famille alsacienne pendant la guerre (R...). — Le folklore (E. HINZELIN). — La période des Soviets. — Les grands jours de la délivrance. — Vers l'avenir (l'abbé WETTERLÉ), etc...

### EN SOUSCRIPTION :

Les 20 premiers fascicules :

**24 fr. franco**  
(Étranger : 30 fr.)

L'ouvrage complet, 40 fascicules :

**48 fr. franco**  
(Étranger : 60 fr.)

Livraison au fur et à mesure  
de la publication.



### PRIME GRATUITE

AUX SOUSCRIPTEURS :

**Une belle Estampe**

"LES REVOICI"

ESTAMPE HÉLIOGRAVURE (28×38 cm.)  
pour les souscripteurs aux 20 premiers fascicules.

ESTAMPE EN COULEURS  
remargée sur feutre (33×46 cm.)  
pour les souscripteurs à l'ouvrage COMPLET

### DANS CHAQUE FASCICULE :

Seize pages de texte remarquablement illustrées sous couverture, magnifiques hors-texte en couleurs et en héliogravure

LE FASCICULE : **1 FRANC 25**



UN FASCICULE CHAQUE JEUDI

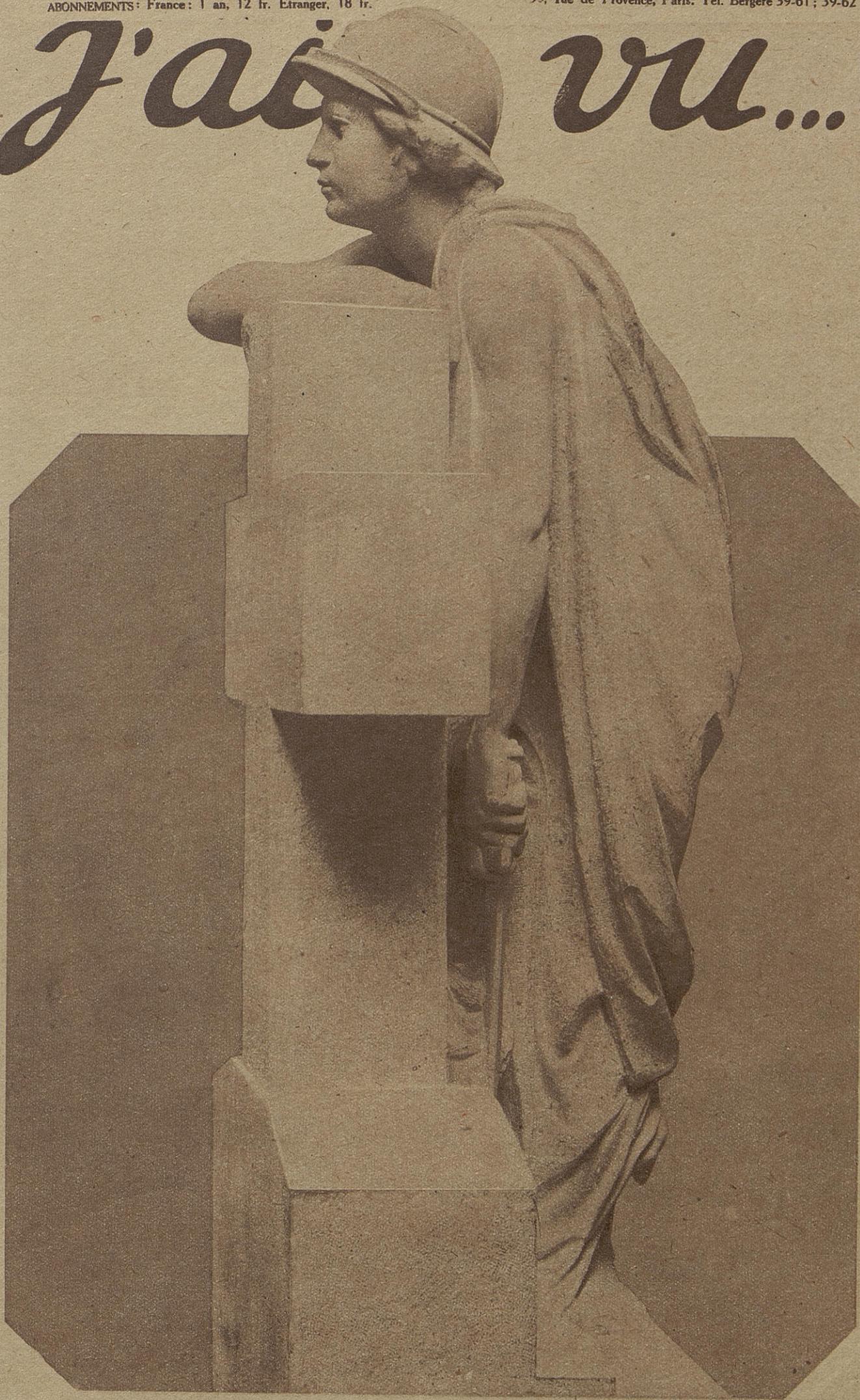
En vente dans tous les Kiosques, chez tous les Libraires et dans les Bibliothèques des Gares

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30, PARIS

PUBLICATION BIMENSUELLE (1<sup>er</sup> et 15)  
ABONNEMENTS: France: 1 an, 12 fr. Étranger, 18 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
30, rue de Provence, Paris. Tél. Bergère 39-61; 39-62

# J'ai vu...



**“ LES MORTS SERVENT DE REMPART AUX VIVANTS ”**

(PLATRE PAR SEGOFFIN)

Cet étonnant souvenir aux héros qui ont payé de leur vie la Grande  
Revanche a figuré à l'Exposition que Devambez consacre à la Victoire.

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



L'ENTRÉE PRINCIPALE DE L'ÉCOLE SPÉCIALE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

## A LA GLOIRE DE SAINT-CYR

Cinq glorieuses promotions  
reviennent au "Vieux Bahut"

LE SOUS-LIEUTENANT  
DE FAYOLLE (promotion  
Croix du Drapeau), MORT  
A CHARLEROI LE  
22 AOUT 1914.

Et non seulement leurs manches sont couvertes de brisques à droite et à gauche, mais leurs poitrines sont tachées par le rouge de la Légion d'honneur ou par le vert de la croix de guerre, dont les palmes et les étoiles ne se comptent plus. Parmi eux, il y a une centaine de capitaines ! Les autres sont des lieutenants.

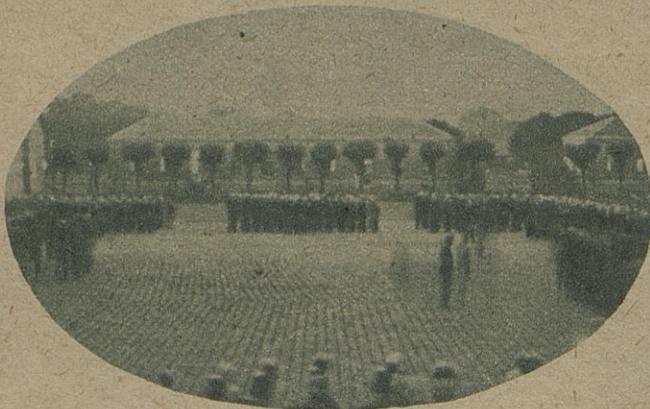
Et, malgré leurs croix, malgré les galons, les revoilà pour plusieurs mois sur les bancs de Saint-Cyr !

A ces jeunes héros, il fallait des maîtres dignes d'eux. Celui qui a la charge de diriger leurs études est lui-même un héros, digne de l'antique. Un large bandeau noir barre son front, couvrant ses yeux qui, s'ils ne voient plus, devinent ceux qui sont assis sur les grands bancs, devant la chaire. La voix de l'officier aveugle est nette, forte; son cours est précis. Et avec quel religieux silence les élèves écoutent leur maître, le commandant Sallerin, qui fut blessé le 1<sup>er</sup> janvier 1915, devant la montagne de Reims, à la ferme des Marquises,

secteur de Prunay : alors qu'il observait les retranchements ennemis, une balle, en lui fracassant ses jumelles dans les mains, lui fit une horrible blessure qui provoqua la perte des deux yeux.

C'est depuis un mois que l'École spéciale militaire a repris une animation qu'elle ne connaissait plus depuis juillet 1914. Les cours de Vauban, d'Austerlitz, de Wagram, de Rivoli, s'animent comme autrefois, et le « mur du Pékin » attend la traditionnelle épreuve. Mais les « Cyrards » d'aujourd'hui ne portent plus le pantalon rouge à larges bandes bleues, puisqu'ils sont déjà officiers et que, durant de longs mois, ils se sont battus sur le front. Ils sont là pour parfaire leur instruction générale. S'ils savent incontestablement faire la guerre, s'ils ont connu les tranchées et les assauts meurtriers, il ne leur suffit pas de savoir commander une section pour prétendre au bâton de maréchal de France. Il leur reste beaucoup à apprendre en tactique, en stratégie, en art militaire !

LE SOUS-LIEUTENANT  
ALLARD-MEUS (promotion  
Montmirail). IL EST MORT  
A PIERRREPAIT  
LE 22 AOUT 1914.



LE SERMENT DES « GANTS BLANCS ».

PHOTOGRAPHIE NON RETOUCHÉE PRISE LE 2 AOUT 1914, A NEUF HEURES DU SOIR, DANS LA COUR WAGRAM, A SAINT-CYR, AU MOMENT OÙ LE SOUS-LIEUTENANT ALLARD-MEUS, DONT ON APERÇOIT LA SILHOUETTE AU MILIEU DU CARRÉ DE SES CAMARADES FAIT JURER AUX PROMOTIONS Montmirail ET Croix du Drapeau DE MONTER A L'ASSAUT EN GANTS BLANCS ET AVEC LEUR CASOAR.

### LE SERMENT DES « GANTS BLANCS »

Lorsque la guerre éclata, il y avait deux promotions à Saint-Cyr : les anciens, qui étaient ceux de Montmirail, et les « bizuths », qui, le 2 août 1914, furent baptisés par leurs aînés promotion de la Croix



SAINT-CYRIENS D'AUJOURD'HUI.  
— UN COURS DE TOPOGRAPHIE A SAINT-CYR EN MARS 1919. — ON VOIT QUE TOUS LES ÉLÈVES SONT OFFICIERS.

du Drapeau. Par suite de la précipitation des événements, la cérémonie eut lieu à neuf heures du soir, dans la cour Wagram, où anciens et bizuths en grand uniforme étaient réunis en carré. Les anciens devaient partir sans tarder aux armées, et ils ne voulaient pas s'en aller sans avoir obéi à la tradition. Au nom de ses camarades de la promotion Montmirail, le sous-lieutenant Jean Allard-Meus exhorta les jeunes à rejoindre au plus vite leurs aînés dans la bataille, et, après que la « clique » leur eut joué l'hymne de la Gaiette, tous les Croix du Drapeau, d'une seule voix, jurèrent d'aller pour la première fois

à l'assaut, avec leurs gants blancs et leur casoar de Saint-Cyriens au képi.

*Vous nous avez volé l'Alsace et la Lorraine, Vous n'arrachez pas ce sentiment humain Germé dans notre cœur et qu'on nomme la haine. Gardez votre pays... nous y serons demain!*

Ainsi, dans un souffle lyrique, le sous-lieutenant Allard-Meus, qui était poète, enflamma encore davantage l'ardeur de tous les Saint-Cyriens présents au serment solennel. Le 22 août 1914, à Charleroi, le sous-lieutenant de Fayolle, du 50<sup>e</sup> d'infanterie, tombait le premier de la promotion Croix du Drapeau. Au moment d'enlever ses hommes pour l'assaut, sous une pluie de fer et de feu, le sous-lieutenant de Fayolle sentit que sa section hésitait. Sortant alors de sa sacoche son casoar de

UN HÉROS : LE COMMANDANT SALI RIN, DIRECTEUR ACTUEL DES ÉTUDES A SAINT-CYR.



SAINT-CYRIENS D'AVANT-GUERRE. — UN COURS DE TOPOGRAPHIE A SAINT-CYR EN JUIN 1914. — LES ÉLÈVES PORTENT LA TENUE RÉGLEMENTAIRE.

Saint-Cyrien, il le piqua sur son képi, et, lorsque, fidèle jusqu'au bout à son serment, il eut mis ses gants blancs, il cria d'une voix tonnante : « En avant ! » et s'élança au milieu des balles de mitrailleuses. Atteint en plein front, de Fayolle tombe mort, mais ses soldats étaient partis, en rainés irrésistiblement.

Le même jour, à Pierrefait, le sous-lieutenant Jean Allard-Meus était mortellement frappé.

Donner le nombre de Saint-Cyriens tombés au champ d'honneur durant la guerre mondiale est impossible, pour le moment du moins. Le Livre d'Or du « Bahut » ! mais c'est

celui de toute l'armée française. Qu'il suffise de savoir que le nombre de tués parmi les officiers sortis de Saint-Cyr était, au début de 1917, déjà supérieur à celui de tous les morts de l'École depuis sa fondation en 1803 ! De toutes les grandes écoles, Saint-Cyr devait être forcément celle qui paierait le plus large tribut à la Gloire !

Par contre, sous l'une des voûtes de la cour Napoléon, parmi les noms gravés en lettres d'or qui sont ceux des élèves qui sortirent de l'École avec le numéro 1 de leur promotion, on lit ceux de Poline, 1874 ; Moinier, 1875 ; de Lagarenne, 1876 ; de l'Espée, 1877 ; Maistre, 1879 ; de Mirepoix, 1881 ; d'Oissel, 1882 ; Humbert, 1883 ; l'Estrée, 1877 ; Maistre, 1879 ; de M. Guillaumat, 1884 ; Niessel, 1886 ; Reibell, 1887 ; de la Boisse, 1891 ; de Lar-

DEVANT LA MONTAGNE DE REIMS, EN 1915, UNE BALLE LUI CREVA LES DEUX YEUX.



VUE GÉNÉRALE DU MUSÉE DU SOUVENIR DANS L'ANCIENNE CHAPELLE DE SAINT-CYR. — DANS CHAQUE



L'ENTRÉE DU MUSÉE DU SOU-

VITRINE ON VOIT LES GLORIEUSES RELIQUES DES ÉLÈVES MORTS EN PLEINE JEUNESSE POUR LA PATRIE.

VENIR, DANS LE CARRÉ.

demelle, 1892; tous les grands généraux de la Grande Guerre.

Lorsque, après la déclaration de guerre, les *Montmirail* et les *Croix du Drapeau* eurent quitté Saint-Cyr, les cours avaient naturellement été interrompus, et l'École fut successivement « meublée » par le 24<sup>e</sup> section du C. O. A., le dépôt du 62<sup>e</sup> d'artillerie, le 20<sup>e</sup> territorial, qui cantonnèrent tant dans le bourg que dans les bâtiments mêmes de l'École, cependant que des troupeaux de bétail étaient parqués dans les manèges.

#### SAINT-CYR DURANT LA GUERRE

En avril 1915, l'École vit arriver ses premiers « élèves de guerre ». Ce n'était pas des candidats de « corniche », mais les élèves aspirants sélectionnés dans les régiments d'infanterie qui devaient accomplir un stage de plusieurs semaines au centre d'instruction des E. A.

Des deux promotions qui viennent de rentrer à Saint-Cyr, l'une, celle de la *Grande Revanche*, comprend les 465 Saint-Cyriens admissibles en 1914, qui, au lieu d'entrer à l'École en octobre 1914, furent, dès le mois d'août, envoyés dans des régiments d'infanterie, où, après un stage de trois mois, ils furent nommés sous-lieutenants. L'autre promotion, celle des *Drapeaux* ou de l'*Amitié américaine*, fut admissible à la suite du concours de 1916, le premier qui marque la reprise des examens d'entrée supprimés en décembre 1914; la promotion des *Drapeaux* resta à l'École du 18 septembre 1916 au 11 août 1917.

En juin, la promotion *Croix du Drapeau* ou des *Gants blancs*, dont les 536 élèves n'avaient, à leur départ pour les armées, qu'un an d'École, puisque régulièrement ils ne devaient sortir qu'en août 1915, et les promotions *Sainte-Odile* et *La Fayette*, qui furent au « Bahut » du 6 août 1917 à fin avril 1918, viendront également à l'École pour y suivre des cours de perfectionnement, jusqu'à fin septembre. A cette époque, les cinq glorieuses promotions seront remplacées par les Saint-Cyriens de la promotion de la *Victoire*, reçus en 1918, qui étaient partis aux armées le 20 novembre 1918, ayant déjà suivi les cours de Saint-Cyr pendant cinq mois. Et en octobre également entreront les candidats reçus à la suite du concours spécial qui va s'ouvrir.

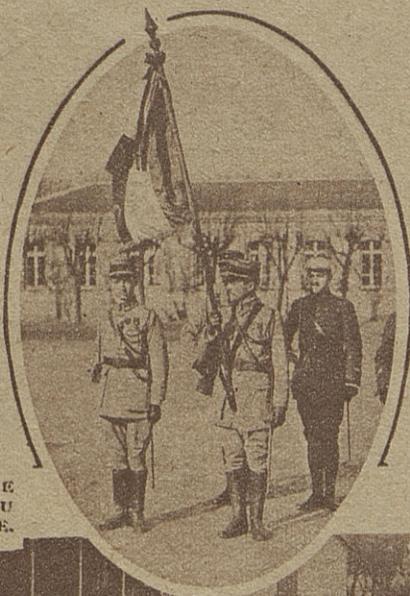
#### A L'ÉCOLE DU DEVOIR

Dans quelques mois donc, la vieille école militaire, berceau de ceux que Jules Claretie appelait les « mainteneurs de la Patrie », aura donc retrouvé sa vie normale. Quels que soient les résultats des délibérations du Congrès de la Paix, Saint-Cyr restera Saint-Cyr, et les futurs officiers qui s'y succéderont, plus ou moins nombreux, y vivront désormais comme en pleine histoire, et les murs de l'École, plus que jamais, parleront un langage mystérieux aux jeunes générations! C'est qu'à côté des vestiges de l'épopée napoléonienne, de la Restauration, du Second Empire, de 1870 et des expéditions coloniales, à côté des menus objets rappelant Canrobert, Bourbaki, Briard, on voit maintenant, à Saint-Cyr, un véritable temple de gloire abritant d'émouvantes reliques de la Guerre mondiale.

C'est dans le musée du « Souvenir », créé en 1911 dans la chapelle désaffectée, organisé par l'érudit archiviste-bibliothécaire de l'École M. E. Henry et inauguré le 24 juillet 1912 par le président Fallières, que se

trouve le glorieux reliquaire. L'histoire de l'École y est écrite le long des murs ou dans des vitrines, sur lesquelles nul ne se penche sans être ému jusqu'au fond de l'âme.

Devant l'autel où si longtemps officia le vénérable aumônier Lanusse, le tableau d'honneur des professeurs du cadre de Saint-Cyr au début de la guerre mentionne trente et un officiers morts à l'ennemi, dont le lieutenant-colonel Patrice Mahon (en littérature Art Roë), tué le 22 août 1914, au col de Sainte-Marie-aux-Mines, et le commandant Tratback, major de l'École. Un faisceau de drapeaux alliés auréole cette funèbre liste, et tout autour, dans le chœur, ce sont des trophées, des canons, des mitrailleuses, des fusils conquis sur le champ de



LE DRAPEAU DE SAINT-CYR TEU PAR L'CAPITAINE.

DE LA PROMOTION DES Drapeaux (1912).



LA REVUE DE L'ARMISTICE A SAINT-CYR

LE 11 NOVEMBRE 1918, A DIX HEURES DU MATIN, LE LIEUTENANT-COLONEL PICARD, COMMANDANT L'ÉCOLE, PASSAIT EN REVUE LES ÉLÈVES ASPIRANTS DE LA PROMOTION DE « LA VICTOIRE. »

bataille par d'anciens Saint-Cyriens qui les ont envoyés à l'École, en souvenir de leurs anciens camarades de promotion. Au-dessus de l'autel, c'est la magnifique toile de Georges Scott, la *Chevauchée*, évoquant les brillants corps-à-corps de l'Empire, les charges épiques que les guerriers d'aujourd'hui n'ont pas connues, ayant dû subir la guerre sauvage et scientifique des hordes allemandes. Bientôt la *Chevauchée* sera encadrée elle-même par des tableaux alliés: une croix de guerre, faite de pièces d'armes, de baguettes, de pontets et de chiens de fusils anciens, soulignera les trophées de ses reflets d'acier.

#### PARTI DES GLORIEUSES RELIQUES

Alignés contre les vitrines, des mannequins sans tête supportent des uniformes aux ors ternis, aux couleurs passées! Une vareuse bleue à martingale, avec cinq galons d'or sur les manches, attire les regards:

l'étoffe de la poche droite est littéralement hachée; deux trous sont visibles à la hauteur du ventre, et le passage de deux balles se voit aussi en pleine poitrine. Une petite étiquette blanche est accrochée à un bouton. On y lit:

Tunique mutilée du colonel Malagutti, élève 1870-72 (promotion de la *Revanche*), tué glorieusement à Jéronville (Meuse), le 22 septembre 1914, en commandant la 146<sup>e</sup> brigade d'infanterie. Don de M<sup>me</sup> veuve Malagutti.

Dans une vitrine voisine, le képi du colonel et son pantalon rouge complètement lacéré et encore tout boueux sont déposés près de reliques aussi tragiques. Ce sont les jumelles brisées du capitaine de Lesquen, tué le 13 janvier 1915, près de Bucy le Long, et le porte-carte, encore rouge du sang du frère de cet officier, également capitaine, blessé à mort le 18 septembre 1914 à Carency. Ce sont aussi les débris des jumelles du commandant Sallerin, la tunique et le bicorne du général Bridoux, tué à la Montagne de Reims. De nombreux portraits de Saint-Cyriens de toutes les promotions, morts au feu, depuis ceux des généraux Loyzeau de Grandmaison et Bridoux, jusqu'à ceux des camarades d'Allard-Meus et de Fayolle, alternent avec de véritables panoplies d'honneur renfermant des décorations, des insignes, des armes, des citations, des objets familiers et même des lettres, envoyés au musée comme des *ex voto* glorieux.



A l'entrée du musée même, un poteau frontière montre que les Saint-Cyriens n'avaient pas attendu pour tenir la promesse de leur poète, Allard-Meus: c'est le poteau enlevé près de Pfetterhausen par les troupes du général Jullien, ancien commandant en second de l'École en 1911-1912. Et parmi les portraits des commandants de l'École, il faut mentionner celui du lieutenant-colonel Picard, qui, à la tête du 321<sup>e</sup> d'infanterie, pénétra le premier dans Douaumont reconquis le 24 octobre 1916, et qui le 1<sup>er</sup> avril transmettra son commandement au général Tanant, récemment nommé!

#### LA NOUVELLE DÉCORATION DE LA CHAPELLE

D'ici peu, la nef entière de l'ancienne chapelle de Saint-Cyr sera tendue d'un grand vélum tricolore de 53 mètres, épousant les formes de la voûte et retenu par cinq anneaux de bois ornés de feuilles de chêne et de lauriers. Une grande croix de la Légion d'honneur, formée, comme la croix de guerre de l'abside, avec des pièces d'armes anciennes, pendra au milieu de cet écrin de gloire, où chaque jeudi, à midi, les Saint-Cyriens viennent, avec leurs professeurs, revivre par la pensée les sanglants combats d'hier et l'héroïsme de leurs camarades qui ne sont plus.

HENRY COSSIRA.

## Envoyez-nous des photographies!

*J'ai vu...*, qui, à partir du 1<sup>er</sup> mai, paraîtra tous les huit jours, se propose de consacrer une somme très importante à sa documentation photographique. — Tous les documents intéressants sont retenus et payés au plus haut prix.

# THÉÂTRE ET MODES — VEDETTES ET TOILETTES

M<sup>lle</sup> MISTINGUETT

MISTINGUETT ET MAX DEARLY

M<sup>lle</sup> FORLYS



TAILLEUR DE DRAP NOISSETTE; VESTE TRÈS LONGUE ORNÉE DE DOUBLES POCHE, TOQUE, EFFILÉS DE SOIE.

COSTUME TAUPE CÂRNI DE BRODERIES GRISÉS DE PLUSIEURS TONS. POMPONS PASSEMENTERIE BÉRET VELOURS.

PETIT TAILLEUR DU MATIN VIOLET; CEINTURE, CHEMISE TAILLEUR CHAPEAU DE TAFFETAS.

ROBE DE VELOURS NOIR, BAS DE TUNIQUE RETROUSSÉ POUR FORMER REVERS TOQUE FAITE DE VELOURS.

M<sup>lle</sup> MARTHE RÉGNIER DANS " LES AMANTS DE SUZY ".

Au milieu: M<sup>lle</sup> RÉGINA CAMIER, UNE DES MEILLEURES ARTISTES DU " FILON ". LA PIÈCE DE MOUEZY EON, DONT LE PALAIS-ROYAL, SOUS L'HABILE DIRECTION DE M. QUINSON, VIENT DE FÊTER LA 200<sup>e</sup>.

M<sup>lle</sup> ANDRÉE MORGANE, DANS " LE FILON " (Cl. H. Manuel et de Givenchy.)

# La Science pittoresque

## DE L'EAU POTABLE PARTOUT

Quand on voyage dans les régions montagneuses, on rencontre de l'eau à chaque pas. Le plus petit village, les fermes isolées, même, possèdent des fontaines qui laissent couler l'eau à flot, une belle eau limpide et saine, que de nombreux villages de France ne connaissent pas. Les habitants des plus fertiles de nos plaines sont, pour ainsi dire, totalement privés d'eau; ils ne s'en procurent qu'en creusant des puits plus ou moins profonds ne livrant, en général, qu'un liquide de qualité douteuse.

Un ingénieur français, M. Bernard, nous entretenait récemment d'un système de distribution d'eau imaginé par lui et qu'il a déjà appliqué dans un assez grand nombre de villages de la Beauce. Nous nous empressons de le faire connaître parce qu'il constitue un énorme progrès dont sont appelées à bénéficier toutes les populations agricoles d'un grand nombre de nos régions.

Le principe est d'ailleurs très simple. Il comporte le forage d'un puits, dont la profondeur varie suivant la région pour aller chercher l'eau d'une nappe souterraine. Au-dessus de ce puits on élève un réservoir en ciment armé dont la contenance dépend des besoins de l'agglomération; enfin une pompe, actionnée par un moteur à pétrole, tire l'eau du puits et alimente le réservoir. Des canalisations distribuent cette eau dans tout le village.

Ces installations sont très peu coûteuses, puisque des agglomérations de 200 à 300 habitants n'ont pas hésité à en faire les frais. En général, dans la Beauce, les puits ont une profondeur qui varie de 25 à 60 mètres; dans certains cas, cependant, il a fallu descendre jusqu'à 100 et même 140 mètres pour atteindre la nappe d'eau souterraine. Le réservoir qui surmonte le puits est supporté par des pylônes ou une tour de maçonnerie à l'intérieur de laquelle on installe le moteur à explosions et la pompe qui aspire l'eau au fond du puits et la refoule dans les réservoirs. La capacité des réservoirs dépend de l'importance du pays; on peut en construire pour une contenance de 50 à 200 mètres cubes. Celui que représente notre photographie a une capacité de 60 mètres cubes; il suffit amplement aux besoins de la commune de Bouglainval, qui compte 310 habitants.

La puissance des moteurs dépend aussi de ces mêmes besoins. Il faut en général 3 ou 4 chevaux. Avec un moteur de 6 chevaux, on peut monter 28 mètres cubes à l'heure. A Bouglainval, le moteur n'est que de 2 chevaux et demi, et la pompe donne 4 mètres cubes d'eau par heure.

La hauteur de la cuve est toujours calculée de façon que l'eau puisse être distribuée non seulement dans toutes les rues, mais aussi dans toutes les maisons.

## COMMENT ON RECHERCHE LES OBUS

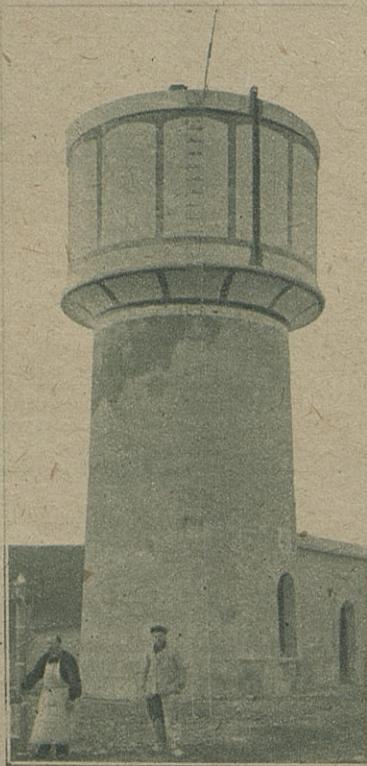
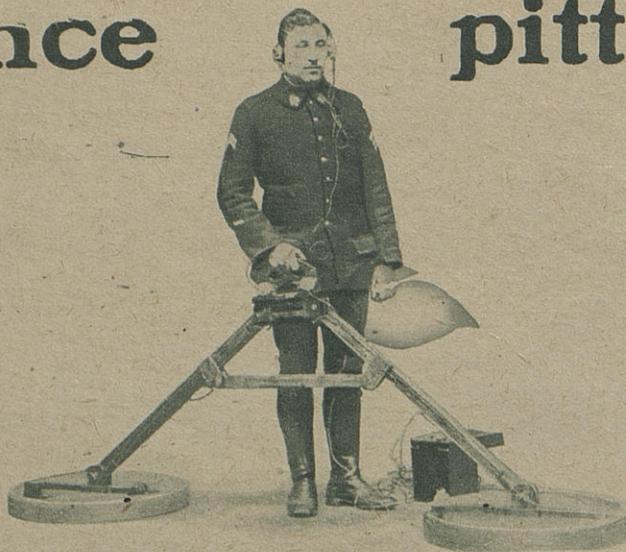
Une partie du sol de la France est encore semée de pièces de mitraille, voire même d'obus entiers n'ayant pas éclaté et qui constituent un véritable danger pour les populations. Il ne faut pas songer y mettre la charrue avant longtemps, et la plantation d'arbres forestiers, le repiquage, ne peuvent non plus se faire sans danger.

Avant de remettre le sol en état de se reconstituer, il importe donc de le débarrasser de ces débris de la barbarie. La besogne est d'autant

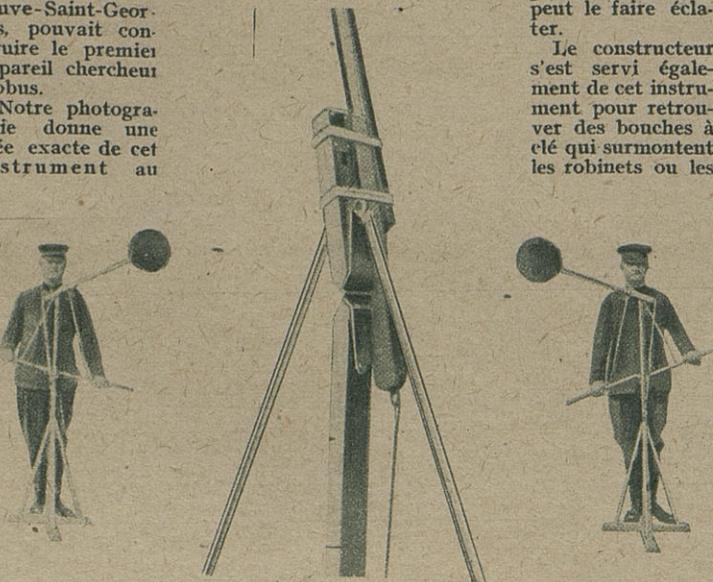
moins commode que beaucoup de ces obus se sont enfoncés plus ou moins profondément dans le sol, qui les a recouverts ensuite.

Le problème de la recherche des obus enfouis dans la terre des champs de bataille s'est posé après la première victoire de la Marne, qui libéra plusieurs de nos départements. M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, en présence de nombreux accidents causés par les obus non éclatés, songea à demander à M. Gutton, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, d'étudier un appareil qui fût capable de signaler la présence de ces intrus. L'honorable savant se mit à l'ouvrage, et peu de temps après, M. Chanvoit, ingénieur des Arts et Manufactures à Ville-neuve-Saint-Georges, pouvait construire le premier appareil chercheur d'obus.

Notre photographie donne une idée exacte de cet instrument au



UN RÉSERVOIR D'EAU POTABLE DE 60 MÈTRES CUBES. — C'EST CELUI DE LA COMMUNE DE BOUGLAINVAL.



UNE DES POSITIONS DU DISQUE OPTIQUE.

DEUXIÈME POSITION : (au centre) MÉCANISME DE L'APPAREIL.

vannes de distribution d'eau quand ces robinets ont disparu. Deux opérateurs ont pu reconnaître l'emplacement exact de cent trente bouches en une seule journée, sans avoir, par conséquent, à démolir aucune chaussée.

## TÉLÉGRAPHIE AÉRIENNE

Toutes les armées utilisent un système télégraphique très rudimentaire que tout le monde connaît. Deux hommes se font face sur une distance qui peut atteindre 3 ou 4 kilomètres. Chacun d'eux tient un fanion dans chaque main et les élève horizontalement pour réaliser les combinaisons du système télégraphique Morse, le fanion de droite représentant les traits, par exemple et celui de gauche les points.

Le lieutenant-colonel B.-O. Le noir, de l'armée américaine, est parvenu à augmenter la visibilité et la rapidité du système en remplaçant les fanions par un disque d'étoffe tendu sur un cercle fait d'un fil métallique. L'un des côtés du disque est noir et l'autre blanc; on utilise l'une des couleurs selon l'état de l'atmosphère. Le disque est monté sur une baguette en bois de 75 centimètres de longueur, capable d'osciller à l'extrémité d'un support vertical porté par un trépied.

Normalement, le disque est maintenu dans la position verticale par un ressort; le pied de la baguette qui le porte est sollicité par deux cordelettes, une à droite et une à gauche, rattachées d'autre part à une règle horizontale que l'homme actionne avec ses mains. S'il appuie sur la droite, le disque se porte vers la droite et indique l'envoi d'un trait du système Morse; s'il appuie sur la gauche, le disque s'incline de ce côté et représente alors un point. La position verticale indique la fin d'un mot, d'une phrase ou d'une communication.

Mais ce système ne peut s'employer que pendant le jour, à condition que le temps soit clair. Complétons donc l'invention américaine en lui permettant d'être pratiquée pendant la nuit. Rien n'est plus simple en effet, et nos lecteurs qui, à la campagne, pourraient avoir besoin d'un mode de correspondance rapide sur plusieurs kilomètres, auront vite fait de construire l'appareil. Il leur suffira de placer une lampe électrique dans le disque, au centre, en la fixant par trois fils de fer. Quelques éléments de pile Leclanché formant une petite batterie donneront une lumière suffisamment vive pour être perçue à 5 kilomètres. On réunira la lampe à la batterie par les deux fils, et un petit commutateur permettra de couper ou d'établir le circuit quand bon semblera.

## UN NOUVEL EMPLOI DU SÉLENIUM

Ce métalloïde, a été mis à contribution dans tous les essais effectués au cours des années précédentes pour réaliser la transmission électrique des images photographiques. Rappelons que ce corps possède l'étrange propriété d'être conducteur du courant électrique lorsqu'il est soumis à l'action de la lumière; placé dans l'obscurité il ne laisse passer aucun courant.

Un inventeur a imaginé d'utiliser cette propriété pour actionner des signaux d'alarme. Il installe l'appareil dans les pièces où se trouvent les coffres-forts, et, comme il est admis que les cambrioleurs ne peuvent « travailler » dans l'obscurité complète, la moindre lumière qui les aide agit sur le sélénium, qui, devenant *ipso facto* bon conducteur du courant électrique, met en branle un signal avertisseur.

L. F.

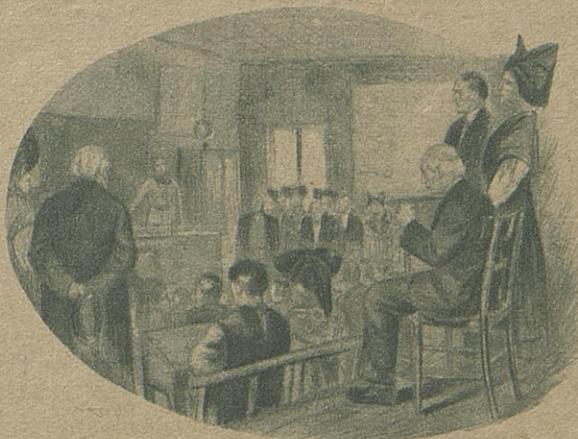
# LA PREMIÈRE CLASSE

(A LA MÉMOIRE D'ALPHONSE DAUDET)

« Le nouvel instituteur français, M. Jacques Hamel, feva sa première classe ce matin à dix heures. » La jolie pancarte neuve, suspendue à la grille de l'école, se balançait au gré du vent. Jacques la regarda en souriant comme il aurait souri à une amie... Il traversa le jardinet fleuri de chrysanthèmes et entra dans la salle où, quarante-sept ans plus tôt, son père avait fait sa dernière classe. C'était au lendemain de l'autre guerre : l'Allemagne victorieuse chassait d'Alsace les fonctionnaires français pour les remplacer par des serviteurs dévoués à sa cause. M. Hamel qui, pendant près d'un demi-siècle, avait été l'instituteur de ce petit village aligné sur les bords de la Saur, avait dû s'incliner devant l'ordre brutal : céder sa place à un successeur bavarois. Mais, avant de prendre le chemin de la France où il se retirait, il avait tenu à réunir une dernière fois dans cette salle d'école qui était toute sa vie les élèves qu'il aimait tant...

Jacques se rappelait cette scène qu'il avait si souvent dans sa jeunesse entendu raconter par son père, qui ne pouvait s'empêcher de pleurer en l'évoquant. « Tu te rends compte, n'est-ce pas ? disait-il. Tu vois... la grande pièce avec ses bancs et ses pupitres... Au-dessus, ta tante faisait les malles... Moi, pour cette occasion, j'avais une belle redingote verte, mon jabot plissé fin et ma culotte de soie noire, que je ne mettais que les jours de distribution des prix — Dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens faisaient l'exercice... Tous mes élèves, tu retiens bien, Jacques, tous mes élèves étaient là, les petits et les grands... Les gens du village avaient voulu venir, et ils garnissaient les bancs du fond, qui d'habitude restaient vides... Il y avait le vieux Hauser avec son tricorne, son abécédaire ouvert sur les genoux... l'ancien maire, l'ancien facteur... J'ai parlé de la langue française, la plus claire, la plus solide... J'ai expliqué qu'il ne fallait jamais l'oublier... Puis ce furent la leçon de grammaire, le cours d'écriture, l'histoire... Ensuite, les petits chantèrent tous ensemble le *Ba-be-bi-bo-bu*... Le vieux Hauser épela aussi... Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi et l'Angelus... Au même moment, j'entendis les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice... Je me suis levé... Je devais être très pâle... Je voulais parler, mais je ne pouvais plus... Alors, sur le tableau avec de la craie, en appuyant de toutes mes forces, j'ai écrit « Vive la France ! » et je suis resté la tête appuyée au mur ; avec la main, je leur faisais signe « C'est fini... ! » « allez-vous-en !... » Le brave homme s'arrêtait un instant pour essuyer les larmes qui coulaient le long de sa figure ridée, et il ajoutait d'une voix grave : « Mon petit, n'oublie jamais !... La revanche viendra... Ce jour-là, puisque tu veux être instituteur, promets-moi de continuer là-bas la tâche que j'avais commencée !... Je n'aurai pas la joie de t'accompagner. Je serai mort, sans doute... Mais les âmes ne meurent pas... et j'assisterai à ta première classe !... »

Des années, suivies d'autres années paisibles, s'étaient écoulées...



JACQUES HAMEL S'ÉTAIT LEVÉ POUR PRONONCER SON ALLOCUTION.

Le vieux maître d'école était mort... Puis brusquement, de nouveau, la guerre éclatait. Malgré son âge, qui le dégageait de toute obligation militaire, le fils du vieux maître d'école avait contracté un engagement volontaire... Décoré, blessé, il avait obtenu au ministère de l'Instruction publique qu'on lui donnât, dans le petit village que longeait la Saar, le poste d'où l'Allemagne, un mauvais jour, avait jadis chassé son père...



En entrant dans la grande salle garnie de bancs et de pupitres, il enleva son béret de chasseur à pied, car il avait tenu à conserver son uniforme pour faire sa première classe.

Il n'était pas encore dix heures... Il avait un grand moment devant lui pour regarder les choses qui l'entouraient et qu'il reconnaissait... Il aurait presque affirmé qu'il avait toujours vécu au milieu d'elles... Ce tableau noir... ce banc sur lequel était assis le petit Frantz qui ne savait pas ses participes ; au fond, là-bas, contre ce mur, le vieux Hauser avait étalé son abécédaire... Après un cauchemar, la vie allait donc recommencer, laborieuse et féconde, pareille à la vie d'autrefois... Ce remue-ménage, au premier étage, c'était certainement sa tante qui maintenant défaisait ses malles... Il tressaillit au bruit d'une porte qui s'ouvrait. N'était-ce pas son père qui descendait, son père avec sa belle redingote verte, son jabot plissé, sa

calotte de soie brodée et sa règle en fer sous le bras ?...

Un murmure confus de voix interrompit sa rêverie... Dans la rue, dans le jardinet, les groupes d'élèves — de ses élèves — se pressaient et bourdonnaient comme une ruche.

A l'horloge de l'église, dix heures sonnèrent... En ordre, à la file indienne, tous les écoliers se succédaient et commençaient à garnir la classe... D'abord les tout petits, hauts comme des bottes, ils serraient contre leurs poitrines des alphabets neufs... et chacun d'eux, en passant devant le nouvel instituteur, avant de rejoindre sa place, balbutiait en un vague jargon : « Bonjour, monsieur Hamel !... » « Bonjour, monsieur Hamel !... » disaient en un français plus pur les élèves du cours moyen, qui portaient des grammaires et des atlas...

Jacques remarqua que ses écoliers avaient revêtu leurs plus beaux habits du dimanche et que leurs bonnets s'ornaient de cocardes... La salle s'emplissait. Il faudrait bientôt fermer la porte et pourtant...

Mais non... il ne se trompait pas. Aux « grands » qui venaient d'arriver succédaient d'autres élèves inattendus, des auditeurs plus âgés dont il distinguait par la fenêtre les tricornes soigneusement époussetés et décorés d'insignes aux couleurs de France...

« Je suis le nouveau maire... » dit le premier... — « Moi, le nouveau facteur... » — « Et moi, le nouveau garde champêtre... » — « Je suis le petit-fils de Frantz... » — « Moi, le fils de Hauser... » Tous les gens du village étaient là, sur les banes du fond qui d'habitude restaient vides...

Dans la salle d'école, un silence planait au-dessus des têtes nues... Jacques Hamel s'était levé pour prononcer son allocution. Il songeait à la joie immense qu'aurait ressentie son père s'il avait été assis à ses côtés, dans cette même chaire d'où pendant quarante ans il avait semé le bon grain qui germait maintenant... Cette fête était son œuvre... « Je ne pourrai pas t'accompagner... je serai mort sans doute... Mais j'assisterai à la première classe... Il devait être là... quelque part... tout près... Jacques crut voir son image qui lui souriait...

Dans la rue, on entendit soudain des sonneries de clairons et des roulements de tambours... Les premiers régiments français défilaient dans le village...

« Mes chers amis, vous comprenez l'émotion qui... » Elle était loin, l'allocution !... Jacques voulait parler ; les mots s'arrêtaient dans sa gorge...

Les petits regardaient, étonnés. Derrière, les vieillards, ceux de l'autre guerre, se mouchaient pour ne pas pleurer...

L'instituteur était incapable d'articuler un son... Mais ce qu'il ne pouvait dire, il parviendrait peut-être à l'écrire.

Il « devait être très pâle »... Non, les âmes ne mouraient pas et, refaisant, sans y avoir pensé, le geste paternel, il s'approcha du tableau noir que si longtemps des caractères d'écriture allemande avaient rayé, et avec un morceau de craie, « en appuyant de toutes ses forces », il traça d'une main tremblante, en gros caractères : « Vive l'Alsace ! Vive la France !... »

RENÉ GIRARDET.



LES ÉCOLIERS AVAIENT REVÊTU LEURS BEAUX HABITS DU DIMANCHE.

BONICHET DIPLOMATE

# LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

J'APERÇUS de loin une trentaine de badauds groupés autour d'un pêcheur à la ligne, qui trempait son fil dans l'eau, le long du parapet du quai d'Orsay, devant le ministère des Affaires étrangères.

Je m'approchai afin de voir quelle prise sensationnelle avait pu faire le pêcheur pour attirer tant de curieux; c'était Bonichet.

Nos regards se croisèrent; il me sourit de loin et, dès que je fus près de lui :

« Comme vous voyez, me dit-il, j'ai lâché l'atelier pour tâcher de piquer un ou deux barbillons. Mais je crois bien que j'en serai pour mes frais, car ces bestiaux-là n'ont pas faim, et je n'ai pas eu une touche depuis ce matin dix heures. C'est à n'y rien comprendre ! Il vente doux du sud-ouest,

les eaux sont hautes et troubles, le courant est dur, le poisson devrait venir se mettre dans les petits fonds pour être moins bousculé et trouver sa pâtée ! C'est comme si que vous chantiez ! C'était comme ça que ça se passait de mon temps ; mais tout est changé ; les barbillons ont dû former un soviet et les brèmes sont en grève, tout comme ces dames du métro. D'abord il n'y a plus d'ordre dans rien, aussi vrai comme je vous le dis. L'asticot est hors de prix, le ver de vase est introuvable, c'est M. Boret qui garde le blé. Quant à la croquette, on doit s'en servir pour nourrir les prisonniers boches. Dans ma jeunesse, la pêche à la ligne était un plaisir qui coûtait trois fois rien ; au jour d'aujourd'hui, il faut être Rothschild pour se payer un bas de ligne en crin de Florence qui ne soye pas cassé par un gardon. »

Il tira sa ligne d'un coup de poignet, la balança vers sa droite et la planta sous son bras avant de s'essuyer les mains sur son veston de toile.

« Ça serait-il un effet de votre bonté de me donner une pincée de tabac pour en rouler une ?... »

Je lui tendis ma blague, et, tout en faisant une cigarette, Bonichet me désigna d'un coup d'œil le ministère où se discutent actuellement les destinées du monde :

« Ils auront bien du mal à remettre tout en ordre, ces messieurs !... Paris, comme on dit, ne s'est pas fait en un jour, la Société des Nations ne sera pas faite demain matin... et c'est moi qui vous le dis, et tant qu'elle ne sera pas faite, ce sera le gâchis, la pluie, les inondations et le poisson qui ne mord pas ! »

« Je vous dis, moi, que quand les finances sont prospères, quand le commerce va, le reste va bien aussi et tout ce qui s'ensuit. Chaque fois qu'il y a eu une exposition universelle, M<sup>me</sup> Bonichet vous le dira comme moi, c'était du beau temps pour toute la saison. C'est en 1900 que j'ai fait les plus belles pêches de ma vie ; et ne croyez pas que ce soye un hasard. Quand tout est dans l'ordre, tout le monde est heureux et dépensier, les poissons comme les personnes naturelles. A l'heure qu'il est, qu'on est obligé de compter sur tout, qu'est-ce que je mets comme amorce, — moins que rien ! Le barbillon s'en rend compte ; il se dit : « ... Voilà un vieux qui se prive de ses apéritifs, ce n'est pas pour me donner à bouffer en « veux-tu en voilà ! ». Il vient voir ce que je lui offre à déjeuner, il chipote, et il méprise. Il reviendra le jour où que je pourrai lui envoyer de belles boulettes bien dodues avec de l'asticot croustillant. Et quand est-ce que je pourrai l'inviter à déjeuner convenablement, le barbillon qui fait le difficile ? Le jour où la paix sera signée, ni plus ni moins. Ce jour-là, les choses rentreront dans l'ordre, il y aura



L'Alsace-Lorraine est à nous, comme votre porte-monnaie est à vous...

du beurre et du charbon, et mon crémier, — il a retiré sa plainte, vous savez, ce grigou-là ! — et mon crémier se précipitera à sa porte pour dire à ses clients : « C'est tout ce que vous désirez?... » C'est pour ça que je voudrais que MM. les diplomates se grouillent un peu au lieu de se faire des salamalecs et se retirer la chaise de dessous le derrière en disant comme à Fontenay-aux-Roses : « Après vous, « messieurs les Anglais ! »

\*\*\*

J'objectais que la rédaction d'un traité de paix... Mais Bonichet, péremptoire :

« Ce n'est pas si malin que ça ! C'est une affaire de bon sens et d'intelligence personnelle, et, si on laissait le père Clemenceau faire tout seul, il y a beau temps que ça serait réglé. Clemenceau et moi, je suis sûr qu'on a les mêmes idées, car ce sont des idées raisonnables qu'il n'y a pas à aller contre. Qu'est-ce que je leur dirais aux autres ? C'est pas compliqué : « Prenez donc la peine de vous, asseoir. C'est-il nous ou les Boches qui avons voulu la guerre ? C'est les Boches ! Bon, voilà déjà un point. Et du moment que c'est les Boches qui ont déclenché le conflit universel où que mes fils ont été obligés de se coller cinquante-quatre mois de front, les Boches n'ont qu'à payer mes fils pendant ce temps-là comme si qu'ils avaient fait leur boulot à seize sous de l'heure, avec les primes et les indemnités de vie chère. Et quand je dis mes fils, comme de bien entendu, ce sont les fils de tout le monde, et pour ceux qui ont été tués, c'est plus cher, naturellement ; à calculer qu'ils auraient nourri des familles pendant des trente et quarante ans. Mais M. Klotz est là pour calculer ce que ça coûte avec, en plus, les carreaux cassés par les « berthas » et les torpilles, les pendules qu'ils ont volées et tout le saint-frusquin !... » Tout le monde dirait : « Bonichet a raison ! » Et ça serait réglé dans le temps d'avaler un demi-setier... »

— Sans doute, mais il y a à régler aussi de graves questions territoriales, et les intérêts en jeu...

« Il n'y a pas d'intérêts ! » me dit-il, il y a l'Alsace-Lorraine ; l'Alsace-Lorraine est à nous, comme votre porte-monnaie est à vous, comme ma canne à pêche est à moi. Ça ne fait pas l'ombre d'une discussion. Si un malotru entre chez vous en cassant tout et se trotte avec votre armoire à glace, vous courez après lui, vous lui collez un bon coup de botte dans le derrière et vous reprenez votre ustensile. On a mis quarante-sept ans à rattraper le voleur ; et il a beau crier comme une orfraie : « La preuve que c'est à moi, c'est qu'elle est chez moi ! » tout le monde sait bien que l'armoire est à vous et qu'il faudrait être le dernier des

derniers pour oser dire le contraire !... »

« Non ! si on réfléchit cinq minutes, on s'aperçoit que tout s'arrange en rien de temps. La preuve : pourquoi qu'ils nous ont pris Metz et Strasbourg ? Parce qu'ils avaient la rive gauche du Rhin. Pour les empêcher d'avoir la tentation de recommencer, je leur prends la rive gauche du Rhin. Eux chez eux, nous chez nous : une barrière, le Rhin ; et, s'ils ont l'air de ronchonner, je prends des bouts dans la rive droite, comme maintenant on a fait depuis l'armistice, la preuve que mon dernier est à Mayence et qu'il m'écrit que les Boches ne se plaignent pas du tout qu'il soye là ! Ces gens-là, faut les avoir à l'estomac, et, quand ils s'aperçoivent

qu'ils ne sont pas les plus forts, ils laissent ça là et n'insistent pas... Je vous dis comme je le pense ! »

L'optimisme de Bonichet me fit un peu sourire, et je pensais l'embarrasser en lui posant des questions plus difficiles :

« Parfait ! Le sort de la France et de l'Allemagne est réglé, mais les Tchéco-Slovaques, les Polonais, les Syriens, les Arméniens, les Dalmates, les Albanais, qu'en faites-vous ? »

Bonichet haussa les épaules et répondit tout simplement :

« Et Wilson ? Quoi que c'est que vous en faites. Pourquoi qu'il serait venu si ce n'était pas pour régler toutes ces questions-là ? Vous pensez bien que lui qui habite les Amériques il n'a pas des idées toutes faites et qu'il pèsera tout ça au plus juste. Voilà les Polonais, par exemple ; ils arrivent et ils disent à Wilson :

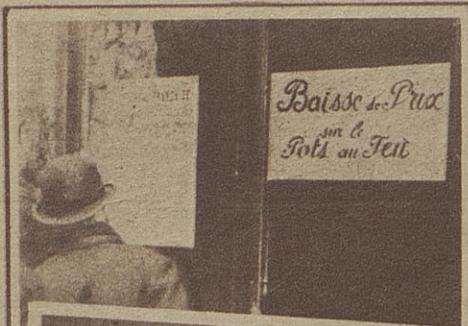
« — Nous, on veut ça et ça ! »

« — Pardon, excuse, que fait Wilson, faudrait voir à voir. Varsovie, Cracovie, c'est à vous ; rien n'est plus juste. Quant à Odessa ou à Téhéran, que vous réclamez aussi, quoi donc qu'il resterait aux Serbes et aux Arméniens ? Vous aurez votre dit et rien de plus. C'est moi, qui suis la Société des Nations qui vous le dis ! Et pour les Tchéco-Slovaques et les autres, la même chose. Ce qui est raisonnable, bon ! Ce qui n'est pas raisonnable, à la gare ! Tenez, voilà le Japon. Admettez une seconde qu'il réclame la Chine. Wilson lui dirait tout comme moi : « On veut bien vous donner un bout de la Russie qui n'est plus bonne à rien, mais les Chinois, qui sont des alliés, faut pas les embêter, faut les laisser chez eux... »

— Ah ! vous donnez la Russie aux Japonais ?

— Je leur donne sans leur donner ; ils n'ont qu'à se débrouiller avec les Russes, et c'est toujours un service qu'ils rendraient au monde convenable, car, si vous voulez mon avis, les bolcheviks, c'est moins que rien. Quand je pense que ma pauvre sœur, qui était cuisinière, avait acheté 3000 francs d'emprunt russe avec ses économies qui devaient revenir à mes enfants, et qu'à l'heure qu'il est il lui reste tout juste ses dix doigts pour pleurer. Je vous le dis que, si le tsar ne valait pas grand-chose, les autres qui le remplacent ne valent pas mieux et que, si je rencontrais Trotsky, je lui dirais deux mots pour avoir fait du tort à l'héritage de mes enfants, qui était le seul sur lequel ils pouvaient compter ! Et dire que j'ai crié : « Vive les marins russes ! » et que ce sont eux qui ont fait la révolution ! Si on savait ce qu'on sait, il y a bien des bêtises qu'on ne ferait pas ! »

ROBERT DIEUDONNÉ.



BEAUCOUP PLUS FORT QUE LES BARAQUES!!! A LIQUIDER  
 20 000<sup>kg</sup> CONFITURE 5'25 | 110 000<sup>kg</sup> PETITS POIS 2'40<sup>kg</sup>  
 10 000<sup>kg</sup> HARICOTS VERTS 2'10 | 110 000<sup>kg</sup> PETITS POIS 1'50



Saindoux  
 du  
 Ravitaillement  
 2'35 le  
 au lieu de  
 2'45 dans les  
 Baraques Vilgrain

**LES MERCANTIS FONT "KAMARADE"**

Enfin, on les a ! Et ce sont les Baraques Vilgrain ou Clemenceau qui ont consommé leur défaite. Les premiers jours, lorsqu'ils les virent pousser comme des champignons, un peu partout, dans Paris, ils prenaient l'air du « Monsieur qui ne s'en fait pas ». Et, ma foi, ils avaient passé au travers de tant de taxes, de circulaires, de décrets, d'ordres et de contre-ordres, qu'on en était malgré soi impressionné. Quelle nouvelle ruse allaient-ils donc inventer pour maintenir les pruneaux à 10 francs la livre et vendre le beurre au poids de l'or, et encore aux gens dont la figure leur revenait ? Eh bien, ils n'ont rien trouvé du tout. Ils se sont effondrés à plat. « Baisse ! Plus fort que dans les Baraques !... » écrivent-ils en lettres d'un pied sur leurs bandes de calicot. Et sur le seuil de leurs boutiques désertées, les mercantis esquissent pour les clients narquois le sourire obséquieux des anciens jours : « Et avec ça, Madame?... »

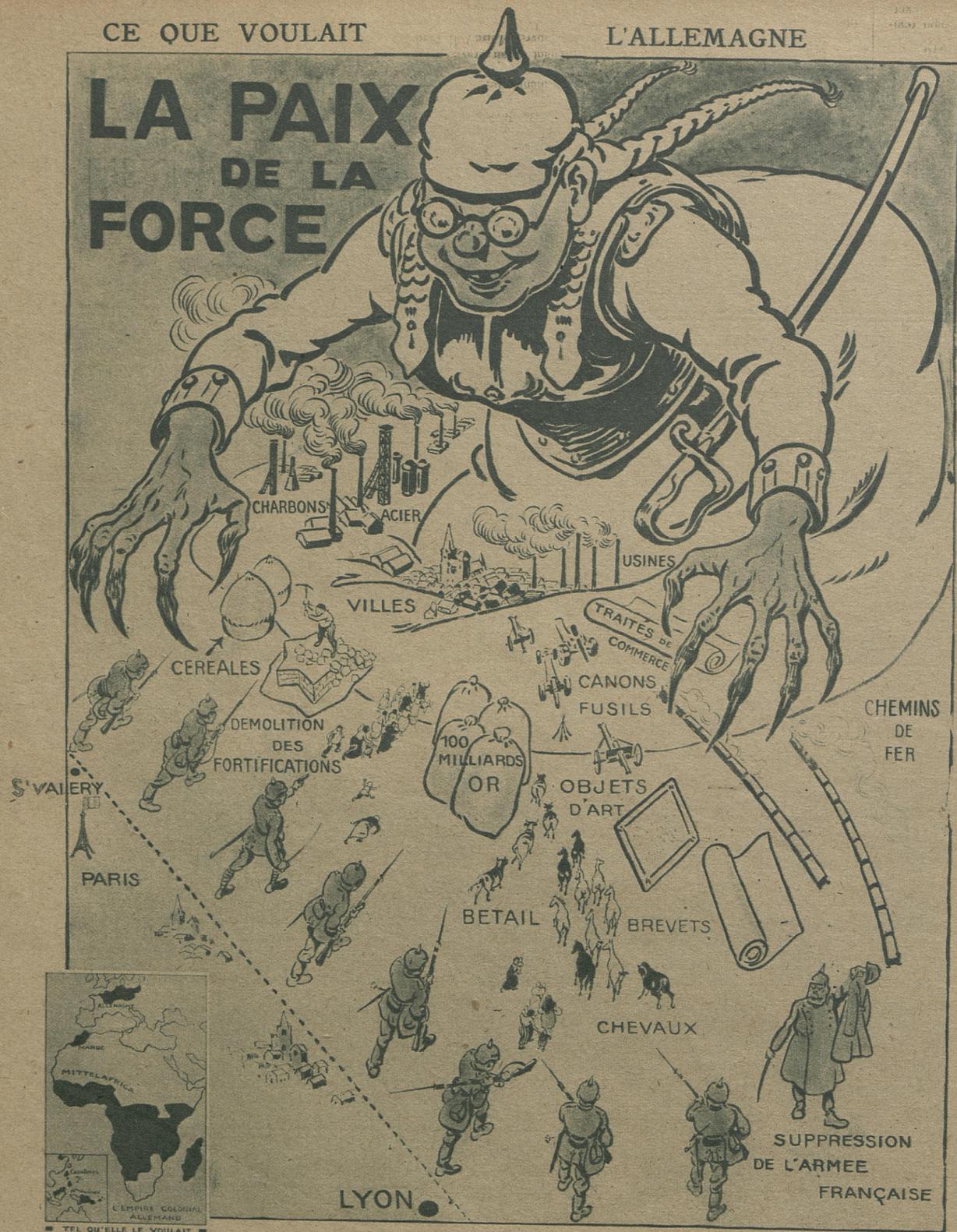
CE QUE VOULAIT

L'ALLEMAGNE

CE QUE VEUT LA FRANCE

# LA PAIX DE LA FORCE

# LA PAIX DU DROIT



Déjà les Allemands se révoltent contre la Paix du Droit que nos armes et nos hommes d'État vont leur imposer. Pourtant, lorsqu'on confronte nos exigences légitimes avec celles qu'ils pensaient nous faire subir à l'heure où ils nous croyaient battus, on pensera que nous faisons preuve d'autant de modération dans la Victoire qu'ils se préparaient à marquer d'injustice dans leur Paix de la force. Qu'en en juge. Voici quelles étaient leurs conditions. Le détail est rigoureusement authentique puisque c'est leur p. rte-parole, le baron Wagenheim, ambassadeur en Turquie, qui l'exposa au Sultan en septembre 1914. L'Allemagne exigeait de la France vaincue : 1° Tout le territoire situé à l'est de la ligne qui passe de Saint-Valéry-en-Caux à Lyon, soit le quart de la Patrie ; 2° tout notre domaine colonial ; 3° 20 milliards d'indemnités et 100 si nous prolongions la lutte ; 4° un traité de commerce qui nous ruinait à leur profit ; 5° la suppression de notre armée ; 6° la démolition de nos forteresses ; 7° la livraison de 3 millions de fusils, 3 000 canons, 40 000 chevaux ; 8° des

droits spéciaux pour leurs brevets, soit la ruine de notre industrie ; 9° la répudiation de nos alliances avec l'Angleterre et la Russie ; 10° et enfin, pour terminer, une alliance offensive et défensive avec elle. C'était, on le voit, la mort de la Patrie. Nous serions donc en droit aujourd'hui, si nous pratiquions leur morale de la force sans scrupule, d'anéantir l'Allemagne. Nous n'y avons jamais pensé. Mais quelque générosité que nous mettions à ne pas abuser d'un ennemi vaincu, il nous faut cependant, pour vivre libérés de leur éternelle menace qui, cinquante ans, nous écrasa : a. des réparations ; b. des compensations ; c. des garanties. En voici le programme. C'est sans doute celui que nos hommes d'État apporteront au Congrès de Versailles : RÉPARATIONS : 1° Restitution de l'Alsace et de la Lorraine ; 2° paiement des dommages de guerre : 130 milliards ; 3° remboursements des frais de guerre : 180 milliards. — COMPENSATIONS : 1° Retour à l'Alsace-Lorraine des territoires de Sarrelouis, Sarrebrück, Landau, disjointes par les traités de 1815 ; 2° adjonction

du bassin houillier de la Sarre avec sa production de 13 000 000 de tonnes de charbons ; 3° récupération du tonnage coulé par les sous-marins par la livraison de leur flotte commerciale. — GARANTIES : 1° déchéance des Hohenzollern et suppression de l'hégémonie prussienne dans le nouvel État allemand ; 2° création d'un État rhénan formé par les pays de la rive gauche du Rhin et comprenant 12 000 000 d'habitants ; 3° réduction de l'armée allemande à un effectif de 100 000 hommes et démantèlement des places fortes ; 4° réduction de l'armée de mer à 15 000 hommes ; limitation de la flotte de guerre et internationalisation du canal de Kiel ; 5° occupation militaire par les alliés jusqu'à paiement des indemnités des territoires de la rive gauche du Rhin et des têtes de pont du fleuve. Tels sont les droits de la France victorieuse. Pour les faire valoir, pour trouver dans leur cœur et leur cerveau la force de convaincre, que les Représentants de la France à Versailles pensent à nos blessés et à nos quinze cent mille morts qui n'ont pas pu tomber en vain !

# LES FEMMES A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

Par SÉVERINE

Nous sommes, selon une expression rebattue, mais qui se trouve atteinte aujourd'hui son maximum de justesse, une précision qui ne sera jamais dépassée, nous sommes à un tournant de l'Histoire. Et pas seulement de la pauvre histoire de chaque peuple, entre ses frontières à chaque siècle débattues, mais de l'histoire du monde presque en son entier, les civilisations s'affrontant, les races d'ordinaire adverses extraordinairement rassemblées.

Sur le territoire de la France, donc de l'Extrême-Europe vers l'Occident, on a pu voir défilier, en marche vers la mort, des guerriers orientaux de tous masques et de toutes couleurs, survenus des plus invraisemblables régions, traînant après soi ses fétiches, ses mascottes : ours polaires, singes équatoriaux, reptiles dansants, oiseaux diaprés...

Parallèle à cette confusion de Babel, moins surprenante puisque l'ayant devancée, continuait, maintenue par la guerre, mais peut-être avivée par l'attente, la contrainte, le manque d'exutoires, chez tous les belligérants européens, ce qu'on a dénommé la lutte de classes, délimitée non plus géographiquement, mais économiquement.

Et, se greffant sur ce double problème du cosmopolitisme opposé à l'invasion mitoyenne, mais quant à Sem et à Cham assez troublant pour l'avenir, — et de la scission chaque jour plus manifeste entre le capital et le travail, immanement à résoudre, voilà que se pose, dans toute sa plénitude, la question de l'antagonisme des sexes relativement à la part sociale de chacun.

L'esclavage, en principe du moins, est aboli : la tutelle de la femme par l'homme ne l'est pas. Quels que puissent être sa capacité cérébrale, ses dons organisateurs, à moins que de se condamner au célibat, — et encore demeure-t-elle civiquement inexistante, — elle reste une éternelle mineure. Le veuvage même ne lui confère pas, vis-à-vis de ses enfants, les prérogatives du chef de famille.

## LA FEMME EST TRAITÉE EN MINEURE

Pour le labeur, elle est une exploitée. Son intervention au rabais justifia, jadis, certaines appréhensions, en même temps qu'elle révélait l'excès de sa misère. Isolée, le besoin de se subvenir, de s'alimenter, la réduisait à accepter les pires conditions, soit à annuler l'effort masculin corporatif pour améliorer le sort commun. Ces difficultés furent résolues par la formule brève qui est, à la fois, un programme et un cri de ralliement : « A travail égal, salaire égal ! »

Mais elle n'est de mise que dans les industries à personnel mixte. Dans celles où la main-d'œuvre est exclusivement féminine, le change demeure libre pour l'abus.

Il se retrouve au foyer. Sait-on qu'il fallut plus de quinze ans pour que la loi Goirand assurât à la production la libre disposition de son gain ? Auparavant, le mari, trop souvent débauché, ivrogne, ou simplement dépensier, avait seul le droit de toucher la paie de sa femme et d'en disposer à sa fantaisie !

Il fallut, j'y insiste, pas loin de vingt ans pour que cette loi de justice si élémentaire ! — se trouvât enfin promulguée.

Elle fut obtenue beaucoup grâce à la persévérance de Jeanne Schmall, directrice de l'Avant-Courrière, à laquelle il sied d'en rapporter l'honneur aujourd'hui.

## LE CAHIER DE DOLÉANCES FÉMININES

Les féministes ont donc vu, dans la Conférence de la Paix, une occasion de présenter



La délégation féminine à la Conférence de la Paix. Sur le cliché, M<sup>mes</sup> Siegfried, Avril de Sainte-Croix, Brun-

schwig, M<sup>me</sup> Fivoli (Italie), M<sup>me</sup> Van den Plat (Belgique), M<sup>me</sup> Corbett Asbby (Angleterre), M<sup>me</sup> Harriman (Amérique).

M<sup>lle</sup> MARIA VÉRONE RACONTE L'ENTREVUE AUX MEMBRES DE LA PRESSE.

leurs cahiers de doléances et de revendications à la plus haute juridiction du monde. Cette démarche avait été envisagée déjà lorsqu'on pensait que la réunion aurait lieu en pays neutre, à La Haye, et, pour diverses raisons, accueillie avec une moindre faveur. Ses assises, à Paris, simplifiaient bien des choses.

Et déjà l'accueil du Président Wilson, partisan de l'équité entre les sexes comme entre les nations, élu par le reconnaissance des suffragettes de certains états, nous avait assurées que nous avions là un ami, fort et fidèle.

On avait plus : tout l'effort de la guerre ; la preuve, par le fait, de l'énergie, de l'endurance, de l'ingéniosité, de la compréhension féminines. Ceci, non comme titres à une « récompense », mais comme pièces annexes au dossier sollicitant la réparation d'une grave erreur sociale.

Puis, cette fois, je ne veux pas dire l'offense, mais la méconnaissance dépassait la mesure. Comment prétendre agir pour le Droit, au nom du Droit, quand l'action est entachée, à son origine, d'une transgression volontaire, obstinée, du principe ?

La charge pèse également sur la communauté ; pourquoi la moitié seule de cette communauté décide-t-elle du sort de tous, des biens, des existences ?

Une caste, il y a cent trente ans, s'insurgea contre deux castes privilégiées, qui disposaient de l'État et du peuple en les spoliant à leur unique profit. Et les Droits de l'Homme furent rédigés. Mais les libérateurs s'en étaient tenus à leur propre libération. Ni des voix furieuses, ni des voix éloquentes, ne leur avaient pu donner le sentiment que leur œuvre, parce que accomplie à demi, ne pouvait être ni bonne ni stable. Rien n'est durable, en marge de l'équité.

On n'allait pas la réclamer sous l'Empire. Le canon couvre la voix des femmes comme celle de la liberté. Et ni l'une ni l'autre ne pouvaient rien attendre, ensuite des puissances d'obscurantisme ou de la domination financière.

Ce ne fut que lorsque le suffrage se fut généralisé, pour les hommes, que les femmes y aspirèrent...

Comme une panacée, remède tous les maux ?

On n'est pas si naïves, — il suffirait de regarder ce qu'en a fait l'élément masculin ! Mais comme un « moyen ». Le même outil, entre des mains différentes, fait aussi de la besogne qui ne se ressemble pas.

Sans trop d'illusions sur les possibilités, mais neuves dans cette voie, donc y apportant un zèle, un enthousiasme qu'émousse le long usage d'un privilège, nous sommes assurées que nous ne pouvons pas faire pis — et nous avons la conviction ardente que nous pourrions faire mieux.

Celle aussi qui cessera l'inégalité la plus choquante, la plus injurieuse, la plus imméritée !

## QUE PEUT-ON OBJECTER CONTRE LEUR DROIT AU BULLETIN DE VOTE ?

Je sais ce qu'on objecte : l'abandon du foyer ?

Parlons sérieusement, s'il vous plaît. En quoi le fait de donner un coup d'œil à la cuisine de l'État, de donner un coup de balai aux résidus des lois désuètes, de chasser du plumage les araignées qui hantent quelques crânes fossiles, de vérifier le livre de dépenses, — et Dieu sait s'il en a

besoin ! — de mettre la main à la pâte et de surveiller la lessive, de calmer les rages de dents de quelques bêtes parlementaires, en quoi ces besognes, essentiellement féminines puisque d'ordre, d'hygiène, de prudence et de propreté, nuiraient-elles à l'équivalent, *at home* ?

Et quoi, le foyer ! On parle toujours de celles qui en ont un, minorité heureuse — hier surtout ! Combien vont-elles être d'isolées ? Qu'invoquer contre celles-là, privées tout à la fois des devoirs les plus doux et des droits les plus certains ?

Que réclament-elles ?

Le bulletin de vote, sans quoi elles ne sont rien dans un régime entièrement basé sur le suffrage.

A travail égal, salaire égal, pour tous les travaux ou emplois d'ordre mixte.

La réglementation du travail exclusivement féminin : durée, semaine anglaise, minimum de gain, conditions hygiéniques, et application sérieuse de cette réglementation.

Protection particulière des gestations, des mères, des nourrices. Si l'État veut des enfants, qu'il aide à les couvrir, à les élever, à les subvenir. Et que sa sollicitude les accompagne de la crèche à la garderie, de la garderie à l'école, de l'école à l'atelier. Pas de traînaileries sur le payé, tandis qu'elles s'étendent à l'usine.

Neutralité sans équivoque envers les syndicats, associations, groupements corporatifs.

Bref, un ensemble de vœux extrêmement justes et sages dont j'ai bien souvent entendu M<sup>me</sup> Suzanne Duchêne, de qui la compétence égale le dévouement, affirmer la possibilité.

Idéal magnifique et accessible ! Les pays le mieux en progrès entraînant les nations nonchalantes ; chacun prenant de son voisin quelque amélioration au sort de la femme, de l'enfant, et l'égalité enfin acquise entre les sexes autant que le permet la nature ; et la suppression entre eux de tout de causes de discorde, dans un monde meilleur, plus harmonieux !

Et puis... et puis... Après ce qui s'est vu, croyez-vous que, de bon gré, ou que ce soit, il y ait, dans un Parlement, des mères, des épouses, des sœurs pour déchaîner la guerre ? Quand ce ne serait que ça !

SÉVERINE.

# L'ALLEMAGNE A DÉJÀ CHOISI SES DÉLÉGUÉS A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX



Le pavillon qu'on prétend avoir été loué à Saint-Cloud pour servir d'habitation aux délégués allemands à la Conférence de la Paix. La galerie des Glaces au Palais de Versailles : c'est là que siègera le Congrès de la Paix. (En haut) : Quatre des délégués allemands à la Conférence : (1) Brockdorff-Rantzau, (2) Giesbert, (3) Müller, (4) David.

Tandis que les Puissances de l'Entente rédigent avec hésitation, lenteur et minutie les conditions de la Paix du monde, l'Allemagne a déjà nommé les délégués qui la représenteront au Congrès de Versailles. On a pu remarquer que son choix s'était surtout porté sur des hommes d'affaires : banquiers,

chefs d'usines, directeurs de grandes compagnies, en un mot sur des « capitaines d'industrie », dont on sait le goût pour les réalités. Battue sur le terrain militaire, l'Éternelle Ennemie va s'essayer à une Revanche économique dont on sait aujourd'hui l'importance. A nos délégués de prendre garde !

## VILLAIN ET COTTIN DEVANT LEURS JUGES



Le Conseil de guerre qui condamna Cottin à mort. — Au-dessus, le criminel devant ses juges. Villain, l'assassin de Jaurès, en cours d'assises. — Au-dessous, de droite à gauche : Paul Boncour, Me. Zeyss et Géraud, avocats.

Les crimes de ces deux misérables s'apparentent par plus d'un côté. Tous deux se prennent pour des justiciers, et, si l'un d'eux — Cottin — veut sauver l'humanité, l'autre, l'assassin de Jaurès, veut tout simplement sauver la France. Faibles, impulsifs, victimes de l'idée fixe, ils manquent de

ce « cran d'arrêt intérieur » qui permet à la volonté de résister à l'obsession. Elle a envahi ce « quart d'intellectuel » qu'est Cottin ; elle régnait en maîtresse aussi chez Villain. On sait que les juges militaires ont condamné Cottin à la peine de mort. A l'heure où nous mettons sous presse,

le verdict du jury de la Cour d'assises, où Villain s'explique, n'est pas encore rendu. Quel châtiment réserver à cet homme qui, toute opinion politique mise à part, a supprimé l'un des plus nobles cœurs et l'un des plus beaux cerveaux qui aient jamais honoré la France et l'Humanité ?

## LE GÉNÉRAL DE CASTELNAU

CERTES, une telle citation, résumant le rôle glorieux d'un chef durant quatre ans de guerre, est déjà fort belle. Mais combien plus émouvante est celle qui accompagna, en novembre 1915, l'inscription du général au tableau spécial pour son élévation à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur et qui commençait par ces mots :

Bien qu'atteint très cruellement dans ses plus chères affections, a conservé la plus mâle énergie et une foi inébranlable dans le succès...

C'est que, père de douze enfants, le général de Castelnaud, qui, au début de la guerre, avait six fils sous les drapeaux, en pleure aujourd'hui trois, qui, presque en même temps, sont tombés au champ d'honneur.

### UN CŒUR DE BRONZE

L'aîné des fils du maréchal, Gérard, lieutenant au 7<sup>e</sup> d'infanterie, tomba mortellement frappé en allant à l'assaut d'une ferme. Quelques jours auparavant, le 20 août 1914, Xavier de Curières de Castelnaud, le cinquième des enfants du général, sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> chasseurs à pied, tout frais sorti de Saint-Cyr, comme son père en 1870, se battait en Alsace, et, ayant pris le commandement de sa compagnie, avait réussi à refouler l'ennemi, lorsqu'il fut assassiné à bout portant par un blessé allemand, dont il ne se méfiait naturellement pas. « Continuons, Messieurs ! » avait simplement dit le général, refoulant sa douleur, comme on était venu lui apprendre la mort de son fils, alors qu'il dictait des ordres pour la bataille. Au début d'octobre 1915, le sous-lieutenant Hugues de Castelnaud — le sixième enfant — sorti de l'École Polytechnique un an avant la guerre, tombait à son tour. Comme ses officiers lui faisaient part de leur désir d'organiser une cérémonie autour du cercueil de son fils, le général de Castelnaud s'y opposa formellement. « Pas plus pour lui que pour les autres ! dit-il. Après la guerre, nous célébrerons nos héros ! »

Le second des fils du général, Louis, sorti de Polytechnique, ingénieur à l'École navale, resta deux ans au front comme capitaine de génie, avant d'être rappelé aux usines de Rives-de-Giers. Le troisième, le lieutenant d'artillerie Michel, fut fait prisonnier et ne fut interné en Suisse que peu avant l'armistice. Le quatrième, Jean, attaché quelque temps, comme capitaine, à l'état-major de son père, exigea qu'on lui confiât le commandement d'une batterie.

Ce fut après la mort du sous-lieutenant Xavier de Castelnaud que, n'ayant pas la force d'annoncer à leur mère le nouveau malheur qui la frappait, les filles du général avaient prié un prêtre de s'acquitter de ce terrible devoir.

Le lendemain matin, à la première heure, comme la marquise de Castelnaud, suivant son habitude, s'approchait de la Sainte Table pour communier, le prêtre, qui n'avait pas encore osé remplir sa douloureuse mission, se trouvant brusquement devant elle, fut si vivement ému que sa main se mit à trembler, faisant remuer l'hostie comme une feuille.

Relevant la tête, la mère, apercevant le visage bouleversé du prêtre, comprit et se résigna. A mi-voix, aussi pâle que la nappe, aussi stoïque que son mari sur le champ de bataille, elle murmura seulement dans un souffle : « Lequel ? »

Ces jours derniers a eu lieu le mariage du troisième fils du général, le lieutenant d'artillerie Michel de Castelnaud. Celui-ci, blessé grièvement sur le champ de bataille, était évacué en automobile ; mais le conducteur de l'ambulance, par suite d'une erreur, fonça droit dans les lignes allemandes. Le lieutenant



AU MARIAGE DU LIEUTENANT MICHEL DE CASTELNAU, FILS DU GÉNÉRAL, AVEC M<sup>lle</sup> CHRISTIANE SALLANDROUZE-LE MOULLEC. — AU-DESSUS, LE GÉNÉRAL.

Michel de Castelnaud, fait prisonnier, fut interné par la suite en Suisse, mais ne rentra en France qu'à l'armistice.

Maintenant, la guerre est finie ! Le général de Castelnaud peut célébrer ses héros, ses fils morts à l'ennemi, en preux qu'ils étaient, dignes de leurs aïeux, dignes de leur père, qui, lorsqu'il n'était que commandant, se levait à cinq heures du matin pour leur faire réciter leurs leçons et les conduire jusqu'à la porte de l'École des Postes avant de se rendre au ministère s'asseoir à sa table de travail.

HENRY COSSIRA.

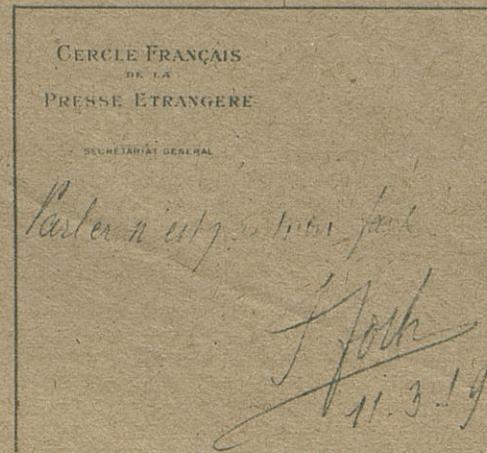
### AUTOUR D'UN AUTOGRAPHE DU MARÉCHAL FOCH

#### “ Parler n'est pas mon fait ”

C'était l'autre soir, aux Champs-Élysées, au Cercle français de la Presse étrangère, où la Presse française offrait un banquet à la délégation des États-Unis à la Conférence de la Paix. Le maréchal Foch était présent. Pour la première fois depuis la guerre tout au moins, il prit la parole en public.

Quand il se fut levé, toute l'assistance se dressa, l'acclamant dans un élan d'admiration, de respect et de gratitude. De l'orgueil s'y ajoutait, chez nous, les Français. Il tenait un feuillet où sur trois colonnes il y avait, méthodiquement tracées par sa main, de cette écriture haute, claire, décidée — à son image — des dates, des chiffres d'effectifs, des noms de localité et, *in fine*, deux phrases. Le torse cambré, la tête rejetée en arrière, d'une voix forte qui n'avait cure des nuances et des inflexions, il débuta :

*Parler n'est pas mon fait...* entendant par là qu'il laissait à d'autres l'art des phrases fleuries et des périodes harmonieuses et, le regard sur son feuillet, reliant les indications qui étaient notées par le nombre de mots strictement indispensables,



UN AUTOGRAPHE DU MARÉCHAL FOCH.

il montra en un raccourci saisissant ce qu'avait été l'effort militaire américain. Et il finit avec un salut à ses frères d'armes par les deux phrases qu'il avait rédigées :

*Ainsi l'armée américaine, soutenue par un gouvernement bien résolu à poursuivre la lutte jusqu'au bout, avait rendu à La Fayette la visite qu'il avait faite à l'Amérique naissante.*

*Ainsi elle a puissamment aidé à fixer la victoire par l'armistice, qui équivalait à une capitulation.*

Peu après, cédant à la sollicitation que deux confrères et nous lui adressions, le maréchal, avec cette simplicité qui charme ceux qui l'approchent, voulut bien accepter de reconstituer son discours dans le cabinet du secrétariat général du Cercle. Il s'assit au bureau et, après avoir mis son pince-nez, le plus modeste des pince-nez, il commença d'écrire son exorde :

*Parler n'est pas mon fait...*

A ce moment survint une jeune sténographe que l'on avait été chercher pour simplifier la tâche et qui pensa défaillir en se trouvant aux côtés du Chef illustre. Le maréchal la réconforta d'un sourire et d'un mot de bon papa, abandonna le feuillet qu'il voulait bien nous remettre — souvenir inestimable — signé et daté, que *J'ai Vu* reproduit, et les yeux sur ses quelques notes, en roulant et étirant à coups pressés sa moustache d'un geste qui lui est familier, il se mit à dicter :

*Il y a un an, le 11 mars, l'armée américaine en France ne comptait que 300 000 hommes...*

La mémoire, impeccable, rétablissait le texte avec aisance :

*... Dans ces jours critiques : le 28 mars, les généraux Pershing et Bliss venaient offrir généreusement de les mener à la bataille, me disant l'un et l'autre : « Nous sommes ici pour nous faire tuer : allons-y avec nos troupes !... »*

Nous écoutions et plus encore nous regardions. Nos yeux se fixaient sans se lasser, et nos pensées traduisaient : « Peut-on porter plus simplement la plus éclatante des gloires ?... »

Notre recueillement et notre ferveur enveloppaient l'émoi intérieur que nous causait cette éclatante présence. Elle nous rappelait qu'à l'abri de ce front pétri et creusé de rides profondes par les fatigues de la méditation, des conceptions avaient été enfantées qui avaient bouleversé le sort du Monde.

La voix achevait :

*... L'armistice qui équivalait à une capitulation (ici la voix redoubla le mot et insista) ... à une capitulation intégrale...*

Puis, ayant terminé, le maréchal ajouta, bonhomme :

« Ca va ainsi ? »

Encouragé, je m'enhardis à questionner :

« Monsieur le maréchal, demain, à la Conférence de la Paix, vous allez donner connaissance de vos conditions de désarmement de l'Allemagne ? Elles seront sévères... »

La réponse vint avec un sourire malicieux : « Si ça n'avait dépendu que de moi, ce serait fait depuis longtemps... »

Sous les hommages déférents et admiratifs de tous, il partit, retournant à sa tâche...

*Parler n'est pas mon fait...*

L. D.

## LES RÉFORMES DU SERVICE DES P. T. T.

Les postes, télégraphes et téléphones, vont enfin s'adapter bientôt aux besoins du public.

Qui de nous n'a pesté et ne continue de pester contre le service des P. T. T. ?

Postes, Télégraphes, Téléphones : trois mots, trois sujets de mécontentement. En haut lieu, on ne méconnaît pas que le public a lieu de n'être pas satisfait. On ne nie pas que nos lettres comme nos télégrammes arrivent en retard et quelquefois même pas du tout, et que nos communications téléphoniques devraient être assurées avec plus de célérité. Mais on plaide les circonstances atténuantes : la guerre a raréfié le personnel (34 000 mobilisés, soit près d'un employé ou ouvrier sur trois, remplacés par des auxiliaires imparfaitement expérimentés) ; la guerre n'a pas permis d'entretenir ou de renouveler le matériel, qui en avait déjà besoin en 1914 ; la censure postale et télégraphique a imposé et impose encore des retards sensibles aux lettres et aux dépêches.

Cette situation va-t-elle se prolonger longtemps ?

L'administration va-t-elle attendre que la paix soit revenue pour se préoccuper des

(1) La première partie de cet article a paru dans notre dernier numéro.

justes doléances de nous tous pour apporter les remèdes indispensables?

Rassurez-vous.

Tout un programme de réformes a été élaboré voici plus d'un an et demi, que M. Clémentel a soumis à M. Clemenceau. La même idée maîtresse qui inspirait M. Charles Chaumet, l'un des précepteurs de M. Clémentel, se retrouve à la base de ce programme : il faut faire des P. T. T. une organisation industrielle, une organisation commerciale. Il faut que cet organisme qui vit pour et par le public soit adapté aux besoins et aux commodités du public.

C'est ce qu'a fort bien senti, lui aussi, le plus haut fonctionnaire de l'Administration, M. Pasquet, secrétaire général des P. T. T. Si M. Clémentel est le généralissime du Commerce, de l'Industrie et des P. T. T. au G. Q. G. de la rue de Grenelle, M. Pasquet est le commandant du groupe d'armées des P. T. T., un groupe de plus de 120 000 unités. Sa connaissance complète des rouages de cette machine vaste et complexe lui a permis de soumettre au ministre un programme que son activité, stimulée par son ardeur méridionale, a déjà fait réaliser dans l'ordre intérieur, technique et administratif, et a commencé de faire mettre à exécution dans le domaine intéressant le public. Ici une difficulté particulière à vaincre qu'il ne faut pas perdre de vue : certaines des réformes envisagées entraînent des dépenses spéciales ou exigent des votes de lois. En conséquence, toute réalisation est subordonnée aux décisions du Parlement. Aussitôt que celui-ci se sera prononcé, les réformes seront faites. C'est ce qui s'est produit déjà pour les chèques postaux, dont le service fonctionne depuis l'an dernier, avec un succès qu'attestent ces chiffres globaux portant sur six mois d'opérations, du 1<sup>er</sup> juillet au 31 décembre dernier :

505 000 opérations de recettes pour près de 1 milliard de francs ;

157 000 opérations de dépenses pour 75 millions de francs ;

Avoir en compte courant au 31 décembre : 188 millions ;

Produit des recettes : 350 000 francs.

◆ ◆ ◆

Puisque nous sommes dans le département des Postes, jetons-y un coup d'œil. Une grosse question, celle qui domine peut-être tout le service : les transports. Des résultats.

L'Administration vient d'obtenir que les compagnies de chemins de fer acceptent, — ce qu'elles avaient refusé obstinément jusqu'ici, — d'atteler des wagons-poste à certains trains à marche rapide. Des études se poursuivent en vue d'utiliser les draines ou automobiles sur rail, mues par des moteurs d'auto.

Pour les régions déshéritées, des services de camions automobiles entretenus et exploités par les P. T. T. vont suppléer la voie ferrée absente ou trop rare. Service conçu et organisé commercialement, car les camions ne porteront pas seulement la correspondance, mais aussi les voyageurs et les marchandises. Les produits de la campagne iront à la ville directement ; le producteur sera mis en contact avec le consommateur, en évitant un ou plusieurs intermédiaires, d'où amélioration des conditions de vie, ce qui n'est pas précisément à dédaigner... Déjà, dans l'Aveyron et le Puy-de-Dôme, des services de ce type fonctionnent. Que les assemblées départementales dressent leurs programmes. L'heure est propice.

Après le rail et la route : l'air. L'Administration ne l'oublie pas, et elle est résolue à tirer parti des progrès considérables que la guerre a fait faire aux avions, en sécurité, régularité et rapidité. Actuellement des avions postaux sont en service régulier sur la ligne Paris-Le Mans-Saint-Nazaire et le seront, quand paraîtront ces lignes, sur le parcours Avignon-Nice. D'autres projets de lignes sont en voie de réalisation. Mais, pour l'instant tout au moins, on n'envisage pas la substitution sur toutes les grandes lignes de l'avion au wagon-poste. Il n'apparaît pas, par exemple, qu'il y ait avantage à donner le courrier à un avion pour le porter de Paris à Marseille ou à Bordeaux, quand ce courrier, parti de Paris tard dans la soirée, sera amené par le train le lendemain de bonne heure à Marseille ou à Bordeaux.

Par contre, l'emploi de l'avion est indiqué pour transporter, au besoin moyennant une

taxe supplémentaire, aux ports d'embarquement des lettres urgentes qui auront manqué le train transatlantique.

◆ ◆ ◆

Pour la télégraphie, que va-t-on faire? Le programme prévoit l'amélioration des communications entre départements limitrophes ou voisins par l'établissement des « multiples » télégraphiques, dont il serait trop long d'indiquer ici le principe et les dispositifs, qui assureront l'échange de communications directes ; le rattachement au « multiple » de Paris de certains postes de la grande banlieue et des départements voisins ; la création de nouvelles lignes directes entre les différentes régions pour diminuer le transit par le poste central de Paris ; la reprise du service des lettres-télégrammes entre les villes importantes, tel qu'il existait avant la guerre ; l'emploi de nouveaux appareils de transmission améri-



UN AVION-POSTE : SERVICE PARIS-LONDRES.

cains et anglais, qui ont donné des résultats concluants aux essais.

Et la télégraphie sans fil? direz-vous. Elle a naturellement sa part au programme. Mais il appartient au Parlement de décider avant que rien ne soit mis à exécution.

◆ ◆ ◆

Le téléphone?

« Il faut absolument que le public puisse obtenir instantanément, ou presque, ses communications, nous disait M. Pasquet. Quand on nous demandera Lyon, Marseille, Bordeaux, Le Havre, et que nous pourrions répondre : « Vous aurez Lyon, Marseille, Bordeaux, Le Havre dans deux, trois, quatre ou cinq minutes », alors le téléphone prendra un développement extraordinaire chez nous. »

Pour en arriver là, que faut-il?

« Nous allons accroître le nombre de lignes donnant de bonnes communications en appliquant les perfectionnements réalisés dans la construction des circuits. Le rendement du réseau sera augmenté ; le service des opérations deviendra meilleur à tous égards. »

« Nous amènerons à nous la masse des petits abonnés en leur donnant le téléphone à bon compte, par exemple en branchant leur ligne sur une ligne commune, ou en les reliant à une petite station automatique. Il sera possible aussi de s'entendre avec les commerçants qui ont le téléphone et d'autoriser le rattachement à leur poste de tous les petits clients du groupe d'immeubles voisins. Ainsi seront constitués des sortes de petits centraux qui seront reliés au bureau central le plus proche et même au bureau interurbain de Paris. »

L'emploi de la batterie centrale sera généralisé, de même que celui des systèmes automatique et semi-automatique ; des lignes transversales seront créées pour éviter le

transit par Paris ; un service instantané sur les directions principales sera obtenu par l'usage de câbles téléphoniques à grande distance soustraits aux perturbations qui frappent les lignes aériennes ; l'outillage des lignes et des postes sera unifié.

Une réforme qui s'impose d'urgence est la modification du régime des tarifs. Il est évidemment paradoxal que l'abonné qui a cent communications et celui qui en a mille paient le même prix ! Quand les abonnés seront taxés « à la consommation », certains d'entre eux — et certains surtout — se montreront moins prodigues d'appels, et ceux qui utilisent le téléphone par nécessité en bénéficieront, car, les réseaux étant moins encombrés de conversations parasites, ils seront plus rapidement servis.

◆ ◆ ◆

Telles sont les principales des améliorations qui, la démobilisation et la paix aidant, seront réalisées.

« Trop beau ! » seriez-vous peut-être tenté de dire.

« Pas impossible ! » vous répondrait M. Pasquet.

Aux jours où il en sera ainsi, il y aura quelque chose de sérieusement changé en France...

LOUIS DAUSSAT.

## PATROUILLEURS ET DRAGUEURS DE MINES

« Larguez l'amarre derrière ! »

S'étant assuré que son ordre est exécuté, le commandant rentre la tête dans le kiosque et se penche sur le porte-voix dont l'embouchure de cuivre s'évase devant lui :

« En avant doucement ! »

L'hélice produit une mousse blanche sur l'eau glauque du port, et voilà le bateau parti. Celui-ci porte le sobriquet célèbre du plus populaire de nos hommes d'État. Ne soyons pas indiscret.

Ainsi, chaque jour, quels que soient le temps, le vent et la marée, patrouilleurs et dragueurs de mines s'en vont en mer faire la police pour assurer aux alliés le monopole de la libre circulation sur les Océans.

Ce sont, pour la plupart, d'anciens chalutiers à vapeur, qui ont été militarisés. Ils n'ont pas, pour ainsi dire, changé de métier ; seul le genre de poisson pêché diffère. Commandés par un officier chef de section, ils ont un équipage de vingt-cinq hommes. Des vedettes, de dimensions plus réduites, leur sont adjointes. Elles n'ont que douze hommes d'équipage et sont commandées par un patron.

Les patrouilleurs en ont pour deux jours à tenir la mer avant de goûter une journée de repos.

Mais peut-on appeler repos ces brèves escales où l'on vit dans l'attente constante du bombardement nocturne par avion, où de continuelles alertes viennent, au milieu de la nuit, vous jeter hors de votre hamac pour gagner les cellules souterraines d'un inconfortable abri ?

Ces hommes luttent donc sans repos ni trêve. Aux périls ordinaires de la navigation s'en ajoutent pour eux deux autres, beaucoup plus redoutables : les sous-marins ennemis qui peuvent les surprendre et les mines dérivantes dont il suffit de frôler, entre deux eaux, une des quatre antennes pour qu'elles vous éclatent sous la quille.

Habités, dès l'enfance, à jouer avec le danger, à frôler la mort sous ses aspects les plus terribles, ils ne s'en épouvantent pas. J'oserais même dire qu'ils y pensent à peine, pas plus qu'aux gentilles têtes blondes ou brunes qu'ils ont laissées autour de l'âtre, dans quelque lointaine Normandie ou Bretagne, et qu'ils ont tant de probabilités de ne jamais revoir !

Ils vont, simplement, parce que c'est le devoir et le métier ; si simplement qu'ils n'obéissent qu'à regrets aux ordres formels de porter leur brassière de sauvetage.

« Une mine à bâbord devant ! »

A cet avertissement de l'homme qui veille à côté du canon, le petit navire vient légèrement sur bâbord, de façon à longer l'engin, et stoppe. Il s'efforce de se tenir assez près pour le détruire sans en recevoir les éclats. Chacun prend un fusil et tire dessus afin de le couler.

Mais la rencontre d'une mine en surface est un incident rare. En général il faut les draguer. On comprendra les raisons qui nous font nous abstenir de préciser le changement apporté dans les moyens de pêche par suite du changement d'objectif. Ce qu'ils draguent, maintenant, ce ne sont plus d'inoffensifs poissons, mais des mines allemandes chargées de 140 kilogs d'un explosif formidable.

G. DE RAULIN.

(A suivre.)

## LE CALVAIRE DES OFFICIERS RUSSES

DANS l'armée comme ailleurs, dans toutes les ramifications de la vie politique, les maximalistes, pour parachever le développement de la révolution, n'ont eu qu'à légaliser le passage du contrôle — dictature déguisée — à la dictature ouverte du prolétariat soldat et ouvrier.

Déjà, comme l'avouait un général dans une lettre rendue publique, le régime de Kerensky, — le régime du contrôle et de l'égalité, — condamnait les officiers à mourir d'une balle ennemie, d'une balle de traître ou tout simplement de la faim. Le maximalisme a fait un pas de plus : il a tué l'idée même d'officier, biffé ce mot du dictionnaire de la langue russe. Mais, comme tous les assassinats pratiqués dans la rue et par la plèbe, celui-ci a été précédé d'atroces humiliations, accompagné de ricanements démoniaques et de sanglantes arlequinades. Les matelots et les soldats s'emparent des états-majors et des ministères ; le pavillon du Soviet baltique remplace sur la flotte de Cronstadt celui de l'amiral Razvozof ; l'armée de Souvorof, de Koutousof, de Broussilof passe des mains d'un avocat sous les ordres d'un adjudant embusqué.

D'un trait de plume, les commissaires du peuple arrachent aux officiers leurs épau-  
lètes, ces petits quadrilatères de galon d'or et d'argent, gagnés au prix de tant d'années et de sacrifices, le symbole même de la qualité d'officier, et dont la perte, en Russie, a toujours été identifiée avec celle de l'honneur. Aucune distinction n'est désormais tolérable dans l'armée maximaliste : tous sont égaux, lâches et héros, déserteurs et invalides de guerre ; la discipline, les grades, les règlements, l'autorité ; autant d'anachronismes contre-révolutionnaires. On supprime jusqu'aux décorations militaires, jusqu'aux chevrons qui indiquent le nombre de blessures ; on interdit la fête de Saint-Georges, on ferme les écoles d'aspirants ; dont on confie la liquidation à un traître ; on confisque les épées d'or, acquises au péril de la vie, pour les accrocher aux flancs de la garde rouge. Haineusement, avec des mesquineries qui soulèvent le cœur, on raffine sur la torture. A Moscou, un ordre du jour défend l'accès des restaurants aux officiers s'ils portent l'épaulette.

La vérité, c'est que beaucoup se tuaient afin d'échapper au lynchage. Déjà, il avait suffi du simple « contrôle », exercé par les casernes, pour provoquer les tueries de Cronstadt et de Helsingfors : l'amiral Wiren torturé avec un dilettantisme d'inquisiteurs, amputé, vivant, de ses oreilles, de ses bras, de ses jambes ; des officiers enfoncés lentement dans la glace avec des cris que « les gens de mer doivent périr dans l'eau » ; et puis la fusillade de *Petrovavlovsk*, plusieurs lieutenants de vaisseau traînés au poteau d'exécution pour le refus de signer une résolution politique, et, enfin, cette tragédie crapuleuse, la noyade de Wyborg, les rires diaboliques lorsqu'une balle bien visée faisait disparaître une tête sous les flots et l'écrêteau placardé plus tard sur le lieu du crime : *Ecole de natation pour officiers*.

Peu de temps avant l'émeute de juillet, Lénine osa montrer à un collègue révolutionnaire, Trojanovsky, un projet de décret qui tranchait la question des cadres par une Saint-Barthélemy des officiers. Devant l'indignation de Trojanovsky, ancien officier lui-même, Lénine finit par céder, mais continua toujours à caresser l'idée d'une suppression en bloc au moins de tout le haut commandement. Dès son avènement, les arrestations se précipitent. Les généraux Boldyref, Valouef, Lyssenko, Baratof, Marouchovski, Manikovski, sont incarcérés, déclarés ennemis du peuple, accusés de saboter l'œuvre de la paix. Dans la rouge sarabande qui emporte le pays, même

La page que nous publions ci-dessous est extraite d'un livre remarquable : Au Pays de la Démence Rouge. Son auteur, M. Serge de Chessin, que nos lecteurs connaissent déjà pour avoir lu de lui dans le N° du 15 février le récit de l'assassinat de la famille impériale de Russie, est un des hommes les mieux informés



M. SERGE DE CHESSIN, L'AUTEUR DE

" AU PAYS DE LA DEMENCE ROUGE "

les favoris d'hier paraissent réactionnaires. Le grand protégé des maximalistes, le général Tcheremyssof, toujours tenu à l'écart par le général Kornilof, n'échappe pas à la destinée commune. Les feuilles du Soviet fomentent les colères et les haines contre les officiers supérieurs et prêchent l'annexion des états-majors. Les *Izvestia*, la *Pravda* se répandent en manchettes énormes : « Les généraux ne veulent pas la paix. » Le Grand Quartier, pendant les derniers jours de Kerensky, avait beau être livré aux ingérences des commissaires, réduit à des fonctions administratives, ravalé à l'état d'un instrument domestiqué au service de la « démocratie révolutionnaire », placé, enfin, sous les ordres d'un chef débonnaire comme le général Doukhonine et qui consentait à remplir modestement un rôle sans gloire, d'accord avec les comités, les congrès et les Soviets. Il fallait, coûte que coûte, pour raffermir la situation de Smolny, une victoire sur les généraux et le démantèlement du Grand Quartier.

Krylenko, de l'avis des témoins oculaires, aurait pu se dispenser de tout appareil offensif et se rendre, sans armes, au Grand Quartier où le général Doukhonine l'attendait, confiant, malgré tout, dans les destinées de la révolution. Mais la rue exigeait une preuve tangible de force ; elle flairait le sang, réclamait des victimes. Tandis que des convois d'artillerie roulaient venant de Petrograd, l'ordre était donné de ne laisser sortir personne de Moguilef et d'arrêter les bataillons de choc, toujours suspects aux yeux des démagogues. La nuit qui précéda l'arrivée de Krylenko, une avant-garde de matelots perquisitionna chez les officiers, séquestra les armes. Tout fut mis en œuvre, jusqu'à l'odieuse dégradation du général, ses épaulettes exhibées à la foule, pour déchaîner l'atroce lynchage avec cette bouffonnerie : la lecture d'un verdict tracé d'une main grossière sur un lambeau de papier maculé : « La condamnation à mort par le peuple ». Aux cris de hurras ! — les cris qui déclenchaient les attaques dans l'armée russe, mais où passaient cette fois-là des hurlements de cannibales, — les marins de *l'Aurore*, les gardes rouges, s'acharnèrent sur un cadavre. On aurait dit des loups, raconte un témoin, aux yeux révoltés, aux dents claquantes. Krylenko ne sut défendre son prisonnier qu'avec des phrases : une fois de plus, la révolution dévoilait son impuissance à endiguer les instincts dont elle avait brisé le frein. La victoire convoitée n'était-elle pas, d'ailleurs, remportée avec éclat?... Et, pendant que Krylenko s'appliquait à rédiger un bulletin triomphal, on

jetait les dépouilles du général dans un wagon de marchandises. Deux coups de revolver avaient troué la gorge ; onze blessures à la baïonnette saignaient sur la tunique où blanchissait encore l'émail d'une croix de Saint-Georges ; le visage tuméfié, dépecé, n'était qu'une seule plaie, bleue et rouge. Entre les lèvres crispées par l'agonie, quel-  
qu'un enfonça une cigarette...

Des échos tragiques résonnent à ce meurtre absurde qui déshonorait la révolution. A coups de crosses et de crocs, les soldats du Turkestan mettent en pièces le général Korovitchenko, et invitent les passants à cracher, pour le prix de 30 copecks, au visage du mourant. Depuis longtemps, ce chef remarquable, écrivain militaire et savant juriste, se trouvait détenu sous la menace quotidienne de l'exécution capitale. En vain sa femme implorait les ministres maximalistes d'intervenir en faveur de l'innocent. On lui répondait que sur place, au Turkestan, il serait plus facile de prendre une décision équitable. Les peuples n'ont-ils pas le droit de disposer d'eux-mêmes et de leurs prisonniers?

De plus en plus les assassinats d'officiers deviennent un événement presque normal, une manifestation banale de la vie révolutionnaire, que le Soviet s'ingénie à légitimer par la « nervosité » des casernes, et que la presse bourgeoise, ses réserves d'indignation épuisées, enregistre souvent sans commentaires. Des prêtres ont avoué que bien des fois, la nuit, ils étaient réveillés en sursaut par des soldats hagards qui réclamaient sur-le-champ des prières pour les morts ; leur bouche tremblante égrenait toute une liste de noms : c'étaient ceux des officiers égorgés par leurs hommes... Karaoulof, député à la Douma, ataman de cosaques, est criblé de balles au sortir d'un wagon. Quatre mille officiers, enfermés dans les casernes de Tachkent, attendent chaque jour le supplice. A Sébastopol, les matelots fusillent leurs victimes sous prétexte que les prisons sont trop pleines, enterrent les blessés pêle-mêle avec les morts dans les fosses communes, jettent un officier vivant dans une chaudière et promènent à travers les rues des têtes sanglantes au bout de leurs baïonnettes. Trois cents officiers manquent à l'appel après ces hécatombes.

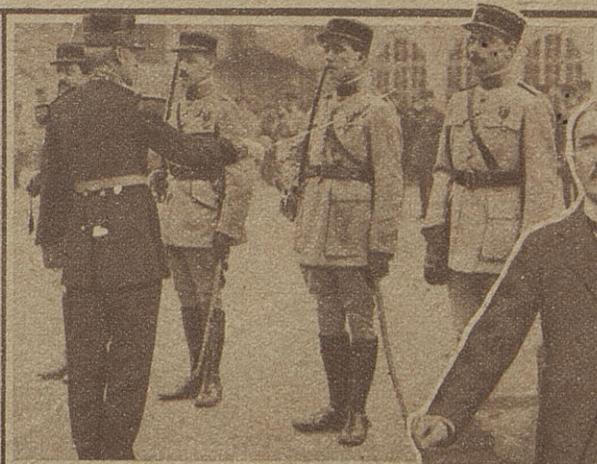
C'est sur les cadavres des officiers russes que les uns construisaient la troisième Internationale et d'autres tramaient l'odieuse trahison d'une paix séparée. On cambriole les mess, on bazarde les souvenirs historiques, on séquestre les caisses de secours au profit des buvettes de soldats. D'un jour à l'autre, l'armée russe perd ses officiers, sacrifiés aux rancunes de Zimmerwaldt. Jamais calvaire plus tragique ne fut gravi dans l'histoire.

Seuls, pourtant, les officiers russes, jusqu'au bout, ont rempli leur devoir patriotique ; décimés par des pertes infiniment plus lourdes que les soldats, ils n'ont pas eu une défaillance morale, pas un fléchissement physique. Seuls, comme le constatait le général Kornilof, seuls de toute la Russie, dans l'effervescence des appétits matériels, les officiers se sont abstenus de formuler des exigences d'ordre économique. Étudiants d'hier, en majorité, ils ont salué le revirement politique avec enthousiasme et travaillé avec désespoir à s'adapter aux réformes absurdes élaborées par les hystériques du socialisme. Lors de l'offensive de juillet, ils payèrent de leur sang l'utopie de remporter des victoires à coups de meetings. Et depuis dans l'enfer qu'est devenue l'armée enfin « démocratisée », abandonnés par les théoriciens, ils en expient les fautes et les crimes par un martyre sans précédent.

# LES PETITS FAITS DE LA QUINZAINE



Le Président des Etats-Unis et M<sup>me</sup> Wilson sortant de leur nouvelle résidence à Paris, l'hôtel Bischoffsheim, pour se rendre à la Conférence.



Le général Curmer, commandant l'École Polytechnique, décore plusieurs officiers revenus suivre les cours.



M. Robiquet, le nouveau conservateur du Musée Carnavalet.

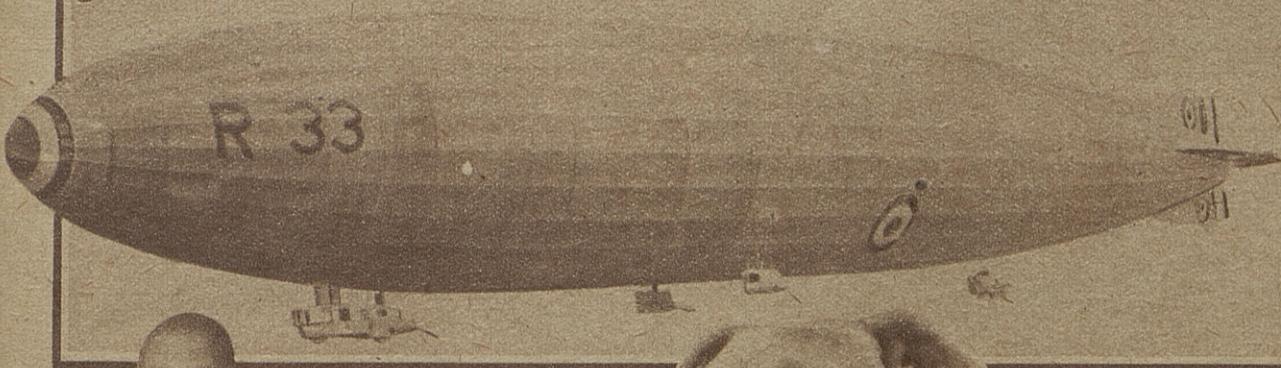


M. René Boylesve, qui a été reçu le 20 mars à l'Académie Française.



La remise de la Distinguished Service Cross à la ville de Dunkerque : le général Pauffin de Saint-Morel, l'amiral Keyes, l'amiral Ronarch et Pigemard Macdonald.

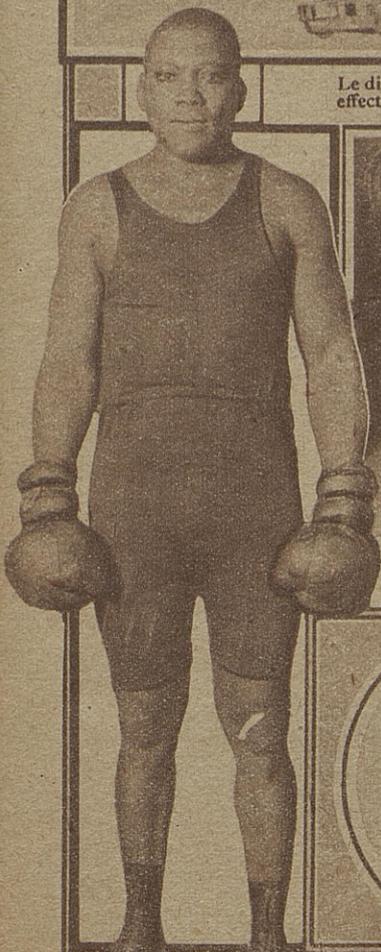
Le violoniste Ch. Thaulow vient de donner à Paris, une série de brillants concerts.



Le dirigeable anglais R-33 qui doit effectuer, sans escale, la traversée de

très prochainement l'Océan Atlantique.

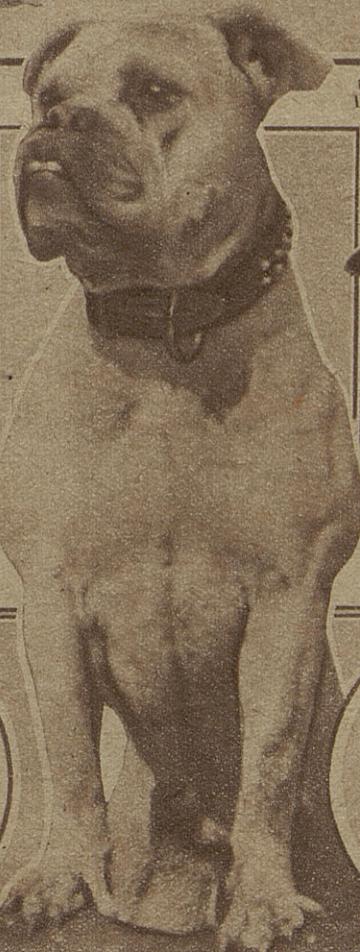
Les armes de la ville de Liège que le Président Poincaré doit décorer le 2 avril.



L'ex-champion du monde Jack Johnson, qui défie son vainqueur Jess Williard.



M<sup>lle</sup> Colette Cronier expose des portraits d'une ressemblance et d'une couleur merveilleuses.



Jack, le fameux chien aviateur qui accompagna son maître le lieutenant Bellough dans ses raids.



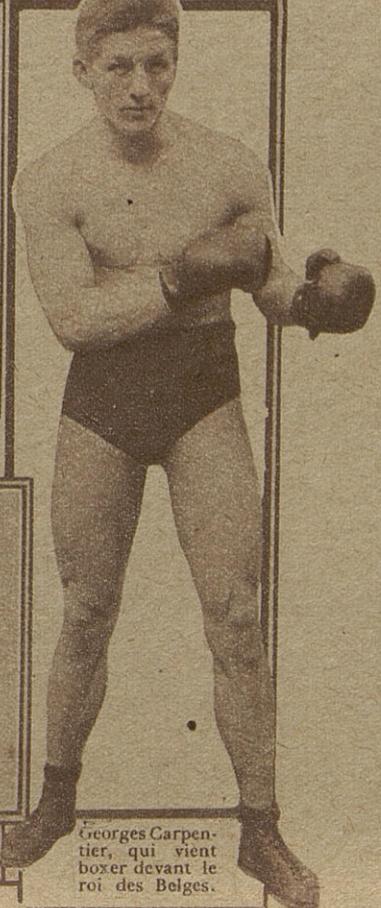
Védrines qui va effectuer le raid Paris-Rome avec un nouvel appareil.



Roland Dorgelès publie une œuvre poignante et vraiment hors de pair : *Les Croix de Bois*.



M<sup>lle</sup> Thulliez, condamnée deux fois à mort par les Allemands, reçoit la Légion d'honneur.



Georges Carpentier, qui vient boxer devant le roi des Belges.

# Les Échos de J'ai Vu...

## UNE AMIE DES SERPENTS

M<sup>me</sup> Fysalix se console difficilement de la mort de la vipère noire du Gabon, qui mesurait 1<sup>m</sup>,75 de longueur. M<sup>me</sup> Fysalix, préparatrice de M. Roule, l'éminent professeur au Muséum d'Histoire naturelle, est la femme la plus savante du monde en ophiologie. Ses travaux sur les venins sont célèbres. C'est elle-même qui tua la belle vipère noire du Gabon, la plus belle vipère des musées zoologiques d'Europe. Elle tua, en même temps que la vipère, tous les serpents encore vivants du Jardin des Plantes. Cela se fit au temps des gothas. Les indigènes du V<sup>e</sup>, voisins du jardin, furent pris de la terreur qu'une bombe ne brisât les cages des serpents. Ils allèrent en nombre supplier le commissaire de police de protéger l'Arrondissement. C'est à la suite de cette imploration collective que la mort des serpents fut résolue. M<sup>me</sup> Fysalix trucidait au chloroforme les vipères et les crotales. Elle en a gardé bien des regrets. Elle aimait tendrement ses serpents. Elle me parle de ceux-ci de façon telle que les crotales d'Amérique et la vipère du Gabon, dont la morsure fait mourir en moins de cinq minutes, m'évoquent insensiblement, tandis que j'écoute la savante, ces colombes que peignit Greuze aux mains d'adolescentes roses.

## EDISON EST-IL AMÉRICAIN ?

Il y a, en ce moment, une lutte terrible entre les États-Unis et le Mexique, lutte de presse exclusivement et heureusement, mais qui est d'un extraordinaire acharnement. La question est d'importance d'ailleurs : il s'agit de savoir si Edison est, comme on le croit, Américain ou Mexicain.

D'abord, disent les journaux mexicains, Edison se prénomme Tomas Albat, qui sont des prénoms nettement espagnols. D'autre part, à Zacatecas, la ville mexicaine qui prétend avoir pour enfant le grand savant américain, il y a nombre de gens qui prétendent avoir connu son père qui, toute sa vie, travailla à la mine ; sa mère, d'origine anglaise, aurait vécu pendant de longues années à Zacatecas, qu'elle quitta en 1850, trois ans après la naissance de Tomas. On a naturellement recherché dans les registres de l'État civil de la cité du Mexique l'acte de naissance d'Edison. On en a trouvé un qui n'est pas très précis. A quoi les Mexicains répondent que l'acte de naissance qui se trouve à Milan, dans l'Ohio, n'est pas plus clair.

Mais que pense Edison, dira-t-on, qui, dans tout cela, doit être le premier renseigné ?

Edison affirme qu'il est né aux États-Unis. Mais son affirmation ne convaincra que ceux qui le croient déjà Américain.

## PRENEZ DES INITIATIVES !

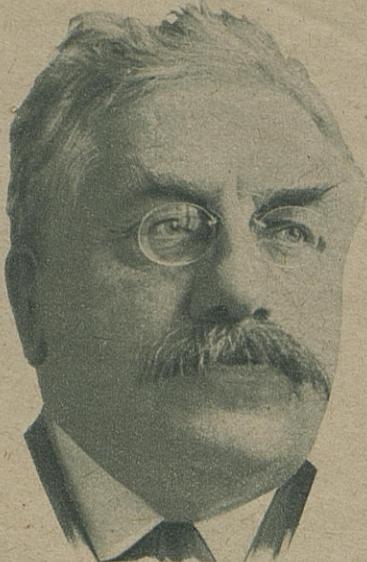
Je préfère ne pas nommer ce fonctionnaire. Il avait un grade moyen dans la hiérarchie de la préfecture de police. Dès le début de la guerre, l'idée lui vint de porter secours aux réfugiés qui erraient misérablement dans Paris. Il obtint un vaste immeuble national, désaffecté, inoccupé, et en bel état de délabrement. Puis il alla trouver les boulangers de son quartier et dit à chacun : « Il faut me faire cadeau, tous les matins, de 5 à 6 kilos de pain pour mes réfugiés. » Il alla trouver les fruitiers et dit à chacun d'eux : « Il faut me faire don de salades, de légumes et de fruits. » Aux crémiers, il demanda des œufs et les laitages. Il demanda de la viande à l'Intendance. Aidé d'employés de son service, maçons, charpentiers, serruriers bénévoles, il recrépit des chambres vétustes, rajusta des parquets, cloua des cloisons... Tant et

Un grand nombre de nos Lecteurs nous ont demandé de rendre à J'ai vu la périodicité que les circonstances, voici un an, nous avaient contraints, à notre très grand regret, d'abandonner.

Qu'il soit fait selon leur volonté ! Bien que nous soyons encore, à certains points de vue, sous le régime des difficultés et des restrictions et que le papier continue à être très cher J'ai vu, à la date du 1<sup>er</sup> mai, reparaitra le samedi chaque semaine.

Nous apportons à notre journal une série de modifications heureuses qui ne manqueront pas d'être appréciées de nos Lecteurs et dont nous donnerons tout le détail dans notre prochain numéro.

si bien que son asile abrita une moyenne quotidienne de deux mille à deux mille cinq cents malheureux. Comment a-t-on récompensé cet honnête homme ?... M. Clemenceau, étant arrivé un jour à l'improviste dans le refuge, voulut, en en ressortant, faire son directeur chevalier de la Légion d'honneur et le citer à l'ordre de la Nation. Attendez donc ! Des fonctionnaires haut placés ont jugé que ce modeste fonctionnaire avait bien trop dépassé son grade. On n'entendait parler que de lui et de son refuge dans les journaux. Le roi des Belges lui avait dit... M. Clemenceau l'avait félicité... Des ministres s'étaient directement intéressés à son œuvre... C'était extrêmement agaçant. On n'a pas idée... Ils ont fait



M. MILLERAND  
COMMISSAIRE GÉNÉRAL D'ALSACE ET DE LORRAINE.



AU CHAMPIONNAT D'ESCRIME : L'ÉQUIPE GAGNANTE  
DU LYCÉE CONDORCET.

tout ce qu'ils ont pu pour gêner la bonne marche de l'œuvre. Ils ont fait si bien que notre homme n'a eu ni la croix, ni la citation... « Combien de fois l'envie m'a-t-elle pris de démissionner !... me dit-il. Si je ne m'étais tant attaché à tous ces pauvres gens !... » Sa large figure placide n'est point d'un aigri. Il a dit cela tristement, mais avec simplicité. Et ensuite il me raconte l'histoire d'un adjudant qui avait organisé une œuvre de permissionnaires dans une caserne à Paris. Les permissionnaires étaient fêtés, choyés et surtout pas embêtés. On vint de haut complimenter l'adjudant. Un adjudant ? Voyons ! Un beau matin, des ordres supérieurs envoyèrent l'adjudant éduquer des bataillons nègres, dans les environs de Nice. L'autorité « supé-

rieure prit à sa charge l'œuvre des permissionnaires. Depuis ce matin, la caserne est redevenue caserne, et les permissionnaires n'y sont plus allés. Mais aussi était-il admissible qu'un simple adjudant !...

## DOCUMENT BOCHE

Un de nos meilleurs journalistes qui vient de voyager en Allemagne occupée a été frappé de ce fait que, de très bonne foi, beaucoup d'Allemands croient que, militairement, ils n'ont pas été vaincus...

Ce qui semble, en effet, montrer que cet état d'esprit est assez général en Allemagne, c'est une caricature publiée peu de temps après l'armistice dans les *Lustige Blätter*.

Sur le haut d'une vague, des pygmées représentant, entre autres, M. Wilson, M. Clemenceau et M. Lloyd George, agitent frénétiquement des drapeaux. Tout près, un gigantesque poilu boche, casque en tête et sac au dos, s'appuie dédaigneusement sur son fusil ; il est debout dans la mer ; mais celle-ci ne lui vient guère plus haut que le genou, et la légende est un défi en deux vers, adressé aux hommes d'État de l'Entente : « Vous avez été soulevés bien haut par la cime des vagues ; mais fatalement vous irez vous briser sur ce rocher ! »

## UN CHOIX HEUREUX : M. MILLERAND

D'après M. Blumenthal, l'ancien maire de Colmar, qui fut l'un des plus ardents protagonistes du retour des provinces annexées avant la grande guerre, la nomination de M. Millerand au poste de commissaire général d'Alsace-Lorraine est une preuve de plus de l'intérêt que la France éprouve pour la prospérité des Alsaciens-Lorrains. Ceux-ci ne peuvent qu'être reconnaissants à M. Clemenceau d'avoir cherché pour la tâche peu aisée de l'administration des terres reconquises un des hommes les mieux qualifiés de la République.

Né à Paris en 1859, M. Alexandre Millerand se fit inscrire au barreau en 1882, tout en collaborant à la *Justice* de M. Clemenceau.

Conseiller municipal du quartier de la Muette en 1884, il fut élu député en 1885 et siégea à l'extrême-gauche. Il se montra très hostile au boulangisme dans son journal *la Voix*. Toujours réélu, M. Millerand, qui avait collaboré à la *Petite République* puis à la *Lanterne*, reçut le portefeuille du Commerce dans le ministère Waldeck-Rousseau. Exclu du parti socialiste pour avoir interdit dans les Bourses du travail le *Manuel du Soldat*, qui conseillait la désertion, M. Millerand avait fait voter la loi réduisant de douze à dix heures la journée de travail.

En juillet 1909, M. Millerand recevait dans le ministère Briand le portefeuille des Travaux publics.

Ministre de la Guerre dans le Cabinet Poincaré, M. Millerand rétablit les retraites militaires.

Démissionnaire à la suite de l'incident du Paty de Clam, il devait revenir rue Saint-Dominique le 26 août 1914 dans le ministère Viviani, jusqu'au 29 octobre 1915.

Sans vouloir entrer dans l'histoire de la guerre, qu'il suffise de rappeler que c'est au lendemain de Charleroi que M. Millerand accepte la responsabilité du pouvoir et que la victoire de la Marne puis celle de l'Yser ont prouvé qu'il avait bien mérité de la Patrie.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis le 21 décembre 1918, M. Millerand fut élu membre du Conseil de l'ordre des Avocats, et tous ses confrères du Barreau n'ont qu'un désir : l'élire bâtonnier.

## QUELQUES LIVRES A LIRE (Édition française Illustrée).



André WARNOD publie Lily Mordèle, où il évoque la vie bigarrée des petites artistes de Montmartre.

G. J'ABZAC et R. FLORIGNI font paraître en collaboration l'Amant de l'Ingénue, étude passionnante et vécue des petits artistes qui vivent dans l'ombre des grandes vedettes théâtrales.

M. DEKOBRA donne l'Étonnante aventure du colonel Jack, traduction fidèle de Daniel de Foë.

L. CHADOURNE l'auteur du Maître du Navire, roman d'aventures ardent, passionné et littéraire.

# LES GRANDES ÉPREUVES SPORTIVES DE LA QUINZAINE

Au Championnat militaire de Cross-Country à Colombes. — Le départ des 500 concurrents inscrits pour l'épreuve.



Schnellmann et Vermeulen prennent les devants



Un passage au Cross-Country militaire.



Keyser et Schnellmann sur le parcours.



(À gauche) : M. Henri Pathé donne le départ. — (À droite) : Les premiers cent mètres.



L'équipe des "Onze" Alsaciens venus à Paris matcher l'équipe sélectionnée de U. S. F. S. A.



Schnellmann classé 2<sup>e</sup> au Cross National

Le « clou » de la quinzaine fut sans conteste le premier contact sportif qui mit aux prises, le dimanche 23 mars, une équipe groupant de jeunes Alsaciens et, une équipe nationale sélectionnée par l'U. S. F. S. A. A leur arrivée sur le terrain, les

joueurs alsaciens défilèrent devant les tribunes archicombles. Ils furent l'objet d'une ovation enthousiaste. La musique joua la Marseillaise. Puis Hansi, le célèbre dessinateur, ayant donné le coup d'envoi, la partie commença. Fatigués par le

voyage et surpris par le jeu de leurs adversaires, les Alsaciens ne donnèrent pas tous leurs moyens. Après une belle défense, ils se firent battre par 10 points à 1. Parmi leurs joueurs, il faut accorder une mention spéciale à Rindenberger.

# Les livres qu'il faut lire :

**LA CLIQUE DU CAFÉ BREBIS**, par PIERRE MAC ORLAN. — Un volume in-18 Jésus. — (La Renaissance du Livre, éditeur.)



C'est, nous dit l'auteur, un manuel de rééducation intellectuelle. Et l'on devine comment animés, interprétés par l'écrivain du *Chant de l'Équipage* et des *Poissons morts*, les habitués du café Brebis savent enseigner. Ils ont de M. Pierre Mac Orlan ce sens particulier d'une humeur aux inflexions narquoises, mais d'essence amère ou nostalgique. Ils lui prennent aussi sa connaissance de l'homme, l'étude approfondie, si sagacement conduite de tant d'œuvres françaises et étrangères généralement ignorées. Surtout ils se parent de ce singulier pouvoir suggestif, qui fascina Krühl pour le mener vers les conquêtes fabuleuses, de cette imagination ailée par la fantaisie, lancée à travers l'imprévu. Où est le café Brebis, que nous allions tous nous y faire rééduquer ?

Parmi les récits qui terminent le volume, celui intitulé : *A propos d'un petit bâtiment de huit canons acheté trente francs chez un brocanteur*, me paraît être l'un des chefs-d'œuvre de la nouvelle moderne. Les pages qui le terminent sont d'une sobre et puissante évocation. Elles donnent son sens le meilleur à l'œuvre de Pierre Mac Orlan, œuvre qui n'en est encore qu'à ses premières étapes et a, cependant, en fleurissant les jardins du merveilleux, considérablement accru déjà notre richesse spirituelle.

**L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK**, par DANIEL DE FOE (Traduction de MAURICE DEKOBRA). — Un volume in-16. — Prix net : 4 fr. 50. — (L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

Si le roman psychologique est du génie français, le roman romanesque a ses racines en Angleterre, et c'est parce qu'il lut Richardson à Londres que l'abbé Prévost donna le premier à des lecteurs de chez nous une intrigue, celle encore timidement acheminée (mais, que l'on y songe, audacieuse pour son temps) qui va de l'arrivée du coche d'Arras à la tombe américaine.

Un jour viendra où l'on connaîtra, en émerveillant de son prodigieux développement, la littérature d'imagination qui a fomenté le génie britannique. Voici, entre autres, un livre dont on s'étonnait de n'avoir pas encore lu la version française. C'est *L'Étonnante Vie du colonel Jack*, de Daniel de Foë, le père de l'immortel *Robinson Crusoe*, surprenante existence en vérité d'un gentleman de naissance, mis en apprentissage chez un pick-pocket, voleur durant vingt-six ans, voyageur, homme de guerre. L'auteur s'est chargé de présenter lui-même son ouvrage : « La partie agréable et récréative se recommande par elle-même, écrit de Foë en avant-propos. L'utile et l'instructif tiennent une large place, et leur tendance à orner l'esprit, à corriger les coutumes est telle qu'il faudrait un volume aussi important que cette relation pour détailler tout l'enseignement qu'on en peut tirer. » On n'est jamais si bien servi que par soi-même !

Il faut ajouter que, pour le colonel Jack, Daniel de Foë a largement atteint le but proposé. Amusant et didactique, son livre est l'un et l'autre, avec une égale réussite. Son héros connaîtra la faveur gagnée en France par tant de ses compatriotes fictifs : Lovelace, Tristram Shandy, l'émouvant Daniel Cooperfield, sans oublier M. Pickwick.

La traduction est de Maurice Dekobra. L'auteur de *Sammy, volontaire américain*, l'essayiste verveux qui a si exactement saisi les plus subtiles nuances de l'humour, était tout désigné pour une version difficile — et qu'il a de toutes manières parfaitement réussie.

**MITSOU ou COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX FILLES**, par M<sup>me</sup> COLETTE. — Un volume in-16. — (Fayard, éditeur.)

Un constant bonheur d'expression, une vivacité intuitive unique, un sens exquis et personnel d'un comique discret, tels sont, avec ceux du style et du récit, les dons qui furent impartis à M<sup>me</sup> Colette et qui nous ont valu ce beau, ce profondément émouvant — ou serait tenté d'écrire aussi : parfait — livre qu'est *la Vagabonde*. Et n'oublions pas tant de pages d'une saveur si variée auxquelles vient se joindre l'histoire de M<sup>lle</sup> Mitsou.

M<sup>me</sup> Colette a pris un nom à Claude Farrère et un sous-titre à Jean de la Fontaine. Ses emprunts s'arrêtent à la couverture. Le texte est bien à elle. Pétrie d'émotion directe ou malicieuse, rapide, à son aise, donnant la vie aux choses plus qu'elle ne la leur demande, cette prose nourrie, où le jargon moderne est comme un ornement sur l'aisance classique, prouve qu'en contant un récit de tous les jours, de toutes les femmes, de tous les lieutenants bleus, on peut laisser au lecteur plus que le charme d'un divertissement.

**BARBE-BLEUE, JEANNE D'ARC ET MES AMOURS**, par PAUL FORT. — Un volume in-12. — (L'Édition, éditeur.)

Barbe-Bleue et Jeanne d'Arc, ces deux figures qui ont retenu le rêve d'Anatole France, — et l'on sait en quelle magnifique épopée de simplicité fut placée la seconde, — séduisent le prince des poètes, celui qui a mis tant de ferveur et de grâce à recréer les aspects de notre terre et les émouvantes minutes de l'histoire. Il les enveloppe de ce frémissant lyrisme que la nature suscite en lui, leur donne le relief de son Louis XI et compose en leur honneur un de ces chants où belle humeur, enthousiasme, mélancolie, causticité fines'unissent, s'enlacent le long de ce vers nonchalant, souple, qui n'est qu'au seul Paul Fort. Réaliser le vœu de Banville, créer un poème « complexe comme notre vie, ailé comme nos aspirations », c'est la tâche que s'est imposée le trouvère des *Ballades françaises*. Il l'a menée d'autant plus aisément à bien qu'il l'avait accomplie déjà en ses précédents recueils.

**SCÈNES DE LA VIE DE MONTMARTRE**, par FRANCIS CARCO. — Un volume in-16. — (Fayard, éditeur.)

Que vont dire l'équivoque La Caille, Bob et Savonnette, Fernande et Pépé ? M. Francis Carco délaisse ses héros à chandails, seshéroïnes à casques somptueux pour nous mener dans un milieu moins farouche, celui des artistes, des jeunes artistes de Montmartre et de leurs compagnes. Ici se révèle une tout autre atmosphère que celle des *Innocents* et de *Au coin des rues*, une manière prestre, détendue, faite d'une mélancolie charmée, d'une ironie bienveillante, légère. Sur les amours du poète Coquelet et de M<sup>lle</sup> de Beauchasse, le bar accueillant de Prosper, l'inquiétude de M. Crabe, règne un esprit malévole aux réincarnations fantasques, le subtil Balthazar, et cette trouvaille de M. Francis Carco donne une forme curieuse à la leçon que dégage ce joli roman, chaud de vie et de jeunesse.

L'auteur a le don de créer la sympathie. Il a su naguère nous attacher à des personnages que l'on cantonnait avant lui dans la réprobation, autour desquels s'étaient cristallisés les artifices d'une littérature au convenu grotesque. Dans les *Scènes de la Vie de Montmartre*, les acteurs n'ont pas besoin de sollicitude, et la tendresse, librement épanchée, caresse un souvenir ému traduit en exquis détails. Il serait fâcheux qu'un lecteur n'eût pas le loisir d'en apprécier toutes les finesses.

Il est ici rendu compte de tous les livres envoyés en double exempl. à la Rédaction de J'ai vu..., 30, rue de Provence, Paris.

**L'AMÉRIQUE EN ARMES**, par ANDRÉ TARDIEU. — Un volume in-16. — (Eugène Fasquelle, éditeur.)

Après les livres sur les hommes d'État, voici les œuvres des hommes d'État. Les messages, discours, lettres de guerre du Président de la République viennent d'être réunis par un éditeur. Et M. André Tardieu, commissaire aux Affaires Franco-Américaines et plénipotentiaire à la Conférence de la Paix, assemble les discours qu'il a prononcés, les articles écrits, les déclarations faites aux journalistes sur *l'Amérique en armes*.

Les quotidiens de la guerre, manquant de papier, ont dû souvent publier des résumés trop succincts de harangues importantes, de documents qui ont à assumer aujourd'hui un rôle historique. M. André Tardieu s'est pré-muni contre les erreurs d'interprétation. Son recueil nous vaut des précisions utiles et résume, mieux que ne le feraient de longs exposés, l'heure qui fut décisive entre toutes dans la vie du vieux monde et dans celle du nouveau.

**BOB ET BOBETTE, ENFANTS PERDUS**, par M<sup>me</sup> JEANNE LANDRE. — Un volume. — (Albin Michel, éditeur.)

C'est le premier volume d'une série où quatre écrivains se succéderont pour suivre deux enfants de Paris. M<sup>me</sup> Jeanne Landre, MM. Francis Carco, Pierre Mac Orlan, André Salmon, prendront Bob et Bobette à quatre étapes caractéristiques de leurs aventures. Et il sera très amusant de voir le couple à travers les sensibilités différentes qui perpétueront leur existence.

Bob et Bobette à leurs débuts nous ont déjà conquis. M<sup>me</sup> Jeanne Landre n'a pas étudié en vain, avec une hardiesse exempte de préconçu, la rue et sa faune. Ses gosses ingénus, spontanés, qui grandissent en marge de la morale, se façonnant à la guise de leurs instincts, nous valent un livre dénué d'hypocrisie, infiniment plaisant, et un document pour l'éducation où les austères censeurs de la jeunesse trouveront des surprises.

**LES BELLES ÉVASIONS 1914-1918**, par PAUL GINISTY. — Un volume in-18 Jésus. — (La Renaissance du Livre, éditeur.)

Les récits d'évasion ont toujours intéressé. Le géolier le plus attentif n'a jamais pu ôter l'espoir au prisonnier. Stendhal nous a dit excellemment pourquoi dans sa *Chartreuse de Parme*, et rien ne passionne comme la lutte entre la surveillance et le désir de liberté. Casanova le savait bien, qui a composé (beaucoup plus avec son invention que sa mémoire, on l'a démontré depuis) cette étonnante sortie des Plombs vénitiens. L'évasion s'est multipliée en ces cinq dernières années, et la situation de nos prisonniers a pu créer tant de péripéties que le simple rapport dressé par M. Paul Ginisty prend, à chaque instant, des couleurs de fiction. Comment ces luttes ardues, inouïes, contre la fatigue, les éléments, la faim, ne nous feraient-elles pas aimer davantage un pays qui a pu inspirer aux exilés un si tenace désir de retour ?

**GIRANDES**, par LOUIS DE GONZAGUE-FRICK. — Un volume. — (Le Carnet critique, éditeur.)

A M. Louis de Gonzague-Frick, poète parisien et soldat français, nous devons deux des plus curieux recueils de poèmes qu'inspira la guerre : *Trêves à quatre feuilles* et *Sous le bélier de Mars*, médaillons votifs, pensées, dédiés aux camarades tombés, aux compagnons d'infortune. Les *Girandes*, qui paraissent aujourd'hui, caressent des sujets moins belliqueux, et leurs strophes se mêlent harmonieusement à l'exaltation de la vie qui renaît après tant de sombres mois.

M. Louis de Gonzague-Frick est un poète de la famille mallarméenne. Sous cette épigraphe : « La poésie doit être résonance et saveur », il assemble des vers sonores, elliptiques, où se traduit sans défaillance l'horreur de la banalité, l'amour du beau.

JEAN PELLERIN.

**HERNIE**



**NOUVEAU BANDAGE PLUS** de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL  
Contention parfaite — Fixité absolue

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bis 229, rue St-Honoré PARIS

**ASTHME**  
REMÈDE EFFICACE ESPIO  
QUALITÉ DU POUSSIN  
Vieilles - Si posteur J. ESPIO par chèque de mandat

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
SERIT, pharmacien  
17, rue Matabiau, Toulouse

# HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA  
C<sup>o</sup> G<sup>o</sup> de l'Afrique Française  
Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de  
Fabrication Française  
le

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES  
LA VIERGE  
RUGUSTINS  
GIRONDINS

Les LESSIVES  
DU CORAN BLEU  
Mousseuse et Savonneuse  
L'ARNÉMONE  
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme  
Notice 0 fr. 20.  
W. FILIATRE, Réiseur, Cosne (Allier).

Vient de Paraître  
*Quand Madelon...*



CARTE POSTALE EN COULEURS  
de ce Grand Succès

Le cent 12.50. Le mille 44 fr. En vente partout 0.25  
la carte. — Commandes avec mandat-poste ou billets,  
Librairie de l'Estampe 21, rue Joubert PARIS  
Franco catalogue gros des Cartes d'actuelités patriotiques

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté  
POUDRE  
SAVON

VIENT DE PARAÎTRE

Les Fausses nouvelles  
de la Grande Guerre

(Tome III)

DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

Ce livre dévoile bien des dessous ignorés,  
des potins inconnus, et explique des faits  
restés jusqu'ici incompréhensibles.

3 vol. grand in-16, chacun 6 fr., les 3 18 fr.

Édition Française illustrée, 30, rue de Provence, Paris  
Toutes librairies et bibliothèques de gare



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous  
forts et robustes par la nouv. méthode de  
culture phys. de chambre sans appa-  
reils, 10 minutes par jour, pour créer une  
nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

**EPILEPSIE** MALADIES NERVEUSES  
Guérison radicale Notice gratis.  
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

## Cure de Printemps

Voici le Printemps, et déjà les bourgeons commencent à s'ouvrir. C'est le moment de penser à la Santé, car, de même que la sève dans la plante, le Sang subit une suractivité de circulation, qui peut amener les plus graves désordres.

Une expérience de plus de trente années nous permet d'affirmer que la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, composée de plantes inoffensives, jouissant de propriétés bien définies, est le meilleur régulateur du sang qui soit connu.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY détruit les germes de la maladie, tamise le sang qu'elle fait circuler librement et, en fin de compte, répare tout l'organisme.

UNE CURE avec la  
**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**



Exiger ce portrait

C'est la GUÉRISON CERTAINE, sans poisons  
ni opérations, de toutes les Maladies intérieures  
de la femme,

C'EST UNE ASSURANCE

contre les accidents du Retour d'Age, Métrite,  
Fibrome, Hémorragies, Pertes blanches, Troubles  
de la Circulation du Sang, Hémorroïdes, Phlé-  
bites, Varices, Etourdissements, Chaleurs, Va-  
peurs, Vertiges, etc.

Prendre la **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY, c'est s'assurer des  
Règles régulières, non douloureuses; c'est éviter les Migraines,  
Néuralgies, Constipation, etc.

La **JOUVENCE** de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les  
Pharmacies: le flacon, 5 francs; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre  
flacons, 20 francs franco gare contre mandat-poste adressé à la  
Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)

Bien exiger la Véritable  
**JOUVENCE de l'Abbé SOURY**  
avec la signature M. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits)

Viennent de Paraître :

DANIEL DE FOË (Traduction de MAURICE DEKOBRA)

**L'ÉTONNANTE VIE DU COLONEL JACK**

Ouvrage orné de deux bois originaux de DARAGNÈS

Un vol. in-16... Net 4.50

LOUIS CHADOURNE

**LE MAÎTRE DU NAVIRE**

Ouvrage orné de deux bois originaux de DARAGNÈS

Un vol. in-16... Net 4.50

GÉRARD BAUER

**SOUS LES MERS**

Préface de Paul BOURGET

Un vol. in-16... Net 4.50

ANDRÉ WARNOD

**LILY, modèle**

Roman de Montmartre — Illustrations de l'auteur

Un vol. in-16... Net 4.50

ROBERT FLORIGNI et GUY D'ABZAC

**L'AMANT DE L'INGÉNUE**

Couverture dessinée par LEROY

Un vol. in-16... Net 4.50

VIENT DE PARAÎTRE :

D<sup>r</sup> LUCIEN-GRAUX

**LES YEUX DU MORT**

Couverture dessinée par R. DILIGENT

Un vol. in-16... Net 4.50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS